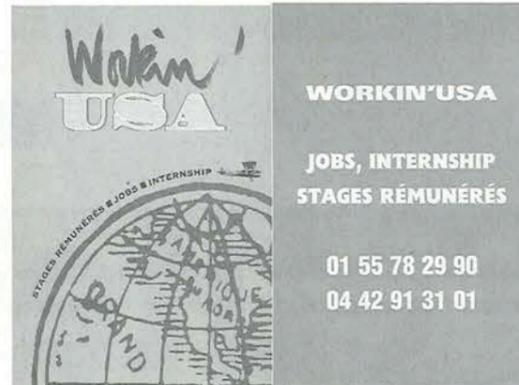


Trois 34 quatorze

Afrique • Afrique du Sud • Europe • Allemagne • Danemark • Espagne
Finlande • Italie • Norvège • République Tchèque • Russie • Suède • Suisse
Amérique • Brésil • Canada • Etats-Unis • Mexique • Asie • Chine • Japon
Mongolie • Thaïlande • Océanie • Australie • Nouvelle-Zélande

Quiconque a beaucoup vu peut avoir beaucoup retenu • La Fontaine



C'EST JOUR DE FETE
TROIS QUATORZE
VOUS PROPOSE UN
NUMERO MEMOIRE NUMERO BILAN
AU SOMMAIRE PETITE HISTOIRE DE L'ASSOCIATION
JEAN-MARC MIGNON LAURENT & PASCAL
20 ANS D'IMPRESSIONS PHILIPPE SAINT-MARTIN
PIE CONNECTION DERNIERE LETTRE CALVIN-THOMAS
AU PROGRAMME DE LA SOIREE
DU 12 MAI 2001 ARRIVEE DES INVITES REPAS
SPEECH & INTERVENTIONS DIVERSES VIDEOMATON
BOUGIES PHOTO DANSE RENDEZ-VOUS ENTRE
18:00 ET 20:00 DEBUT DES FESTIVITES A 20:01

PIE 2001 ANS

01 AN A L'ETRANGER
VIE SCOLAIRE & VIE FAMILIALE
L'ASSOCIATION PROGRAMMES
INTERNATIONAUX D'ECHANGES
SPECIALISEE SUR LES SEJOURS DE LONGUE DUREE
EST NEE EN 1981 EN 20 ANS ELLE A PERMIS
A PRES DE 4000 JEUNES FRANÇAIS OU
ETRANGERS DE VIVRE UNE ANNEE DANS
UN AUTRE PAYS DE L'AMERIQUE A L'ASIE DE
L'AFRIQUE A L'OCEANIE EN PASSANT PAR L'EUROPE
USA CANADA BRESIL MEXIQUE AUSTRALIE NOUVELLE-ZELANDE
AFRIQUE DU SUD CHINE JAPON MONGOLIE THAÏLANDE ALLEMAGNE
DANEMARK ESPAGNE FINLANDE ITALIE NORVEGE REPUBLIQUE
TCHEQUE RUSSIE SUEDE SUISSE SONT LES PRINCIPALES DESTINATIONS PIE
BON ANNIVERSAIRE PIE

DOSSIER BON ANNIVERSAIRE

L'ASSOCIATION «PIE» A 20 ANS

Petite histoire d'une association

Pour fêter les 20 ans de PIE, Trois quatorze consacre l'essentiel de ce numéro (et du prochain) à l'association. Le journal revient ici sur l'action et la vocation de l'organisme, sur ses structures et son esprit (pages 2 à 4). Il condense 20 ans d'impressions (pages 10 à 12), et consacre un portrait à ses fondateurs et responsables (pages 10 & 11). Dans sa prochaine publication, Trois quatorze donnera la parole à tous ceux qui ont gravité autour des programmes (participants, parents, partenaires, fournisseurs, organismes officiels, amis) afin qu'ils témoignent de leur relation à PIE.

L'HISTOIRE

Elle commence, officiellement, le 2 février 1981. À cette date se tient en effet la première assemblée générale de l'association. Il s'agit en fait d'une assemblée constitutive qui approuve les statuts, nomme les administrateurs (au nombre de six) et élit son premier président (Pierre Hersan). Suivront : la déclaration de l'association à la préfecture (5 février 1981), la déclaration au journal officiel (le 10 du même mois), et le premier conseil d'administration (le 16). L'idée même de la création remonte à l'automne précédent. Laurent Bachelot et Jean-Louis Berquer, deux anciens participants YFU ont été contactés, via Sue Marcos, par « Pacific Intercultural Exchange », un organisme américain qui recherche un correspondant en France (car la France est un partenaire indispensable dans ce type d'échanges). Pascal Blox, qui a fait ses études avec Laurent Bachelot, se joint au duo. Les négociations s'engagent avec Rita Hammer et Klaus Bergman. Discussions, échanges, mise en place : en moins de trois mois, le train est en marche.

1981-1984 Les débuts

Le nom de l'association met du temps à se dégager. Au terme d'un « brainstorming » infructueux, l'équipe se fixe une contrainte, celle de respecter les initiales du partenaire américain. Les trois premières lettres de « Pacific Intercultural Exchange », soit P, I et E, donneront donc « Programmes Internationaux d'Echanges ». Pour la petite histoire, on retiendra que l'association faillit s'appeler Passeport International Étudiant ou encore Programme Interculturel Étudiant... Avec un peu de distance, on admettra que ce nom (Programmes Internationaux d'Echanges) a défaut d'être génial avait (et a toujours) le mérite d'être simple, parlant et précis ; même si le terme « d'échanges », employé au sens large (au sens d'échange culturel) a toujours porté un peu à confusion, car il sous-entend la réciprocité de l'accueil. Petit à petit, c'est l'abréviation (P.I.E.) qui de toute façon, finit par s'imposer... Mais sans pour autant reléguer aux oubliettes l'intitulé dans son intégralité. Cet intitulé est en effet toujours resté apparent sur le logo, a toujours été mis en évidence dans la documentation, et continue à être utilisé par beaucoup. On notera que Pacific Intercultural Exchange (l'organisme américain) ayant rapidement disparu, PIE est, dans le milieu international des échanges culturels, connu et reconnu aujourd'hui comme un organisme français.

Revenons au lancement. Deux aides concrètes mettent l'association dans le sens de la marche. L'une vient du partenaire étranger, l'autre du Club des 4 vents (association française spécialisée dans les séjours courts). Le premier avance à PIE 4500 dollars. Cette somme permet notamment d'imprimer un papier à en-tête, de créer et de diffuser un premier dépliant (qui fait office de brochure) pour recruter les participants. De son côté, le Club des quatre vents met à la disposition de PIE un bureau dans ses locaux. Le parrainage du « Club » - dont la réputation et l'assise sont solides - aide l'association à mettre le pied à l'étrier ; d'autant que l'adresse - au cœur du sixième arrondissement - apporte tout de suite un peu de notoriété et de sérieux à l'association.

Dans les premiers temps, la répartition du travail est simple : Laurent noue et développe les liens avec les États-Unis et tisse la trame d'un petit réseau en France. Pascal, d'abord trésorier, quitte bientôt le conseil et s'installe à l'administration et aux finances. Jean-Louis assure les entretiens et la sélection. Grâce à sa parfaite maîtrise de l'anglais, il crédibilise l'ensemble.

Les débuts de PIE sont durs - surtout financièrement - mais pas poussifs : le marché existe et la concurrence en France est faible (pour ne pas dire inexistante). La première année, 23 jeunes français s'inscrivent pour une année scolaire aux USA, et cinq étrangers sont accueillis en France. Ce résultat est inespéré autant que prometteur (les premiers candidats ne se sont inscrits qu'en février) ; et même si 11 dossiers

VIVRE À L'ÉTRANGER une année scolaire ou universitaire



PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES

parmi les 23 sont refusés par le partenaire (dossiers difficiles, car montés trop rapidement), ce résultat permet de voir venir et d'aborder la seconde année sereinement. En 82/83 (première année complète), 33 jeunes s'inscrivent aux programmes. Ils seront 64 en 83/84 et 62 en 84/85. PIE est sur de bons rails.

Ces premières années sont marquées par quelques événements majeurs :

- la nomination au poste de délégué général de Laurent ; un poste qu'il ne quittera plus ;
- l'embauche des deux premiers salariés - le départ de Jean-Louis vers d'autres cieux (l'interprétariat) et la poursuite de Pascal et Laurent en duo ;
- la décision de se focaliser uniquement sur la longue durée et de se détourner de façon drastique de tous les séjours qui pourraient s'assimiler à du tourisme pur ;
- la création du journal de l'association ; le numéro 1 de « Trois quatorze » sort en décembre 82 ; à l'époque, le logo de PIE étant un pi grec, le nom du journal s'impose avec évidence ;
- le changement de partenaire aux USA (83) ; Interschola prend la suite de Pacific Intercultural Exchange ; Interschola est dirigé par Janis Schmitt ; le siège de l'organisme (une « non profit organization ») se situe à San Diego ; la plupart des placements se font donc en Californie, mais aussi dans le Michigan où, Thérèse Barnes, une déléguée locale, abat un gros travail ;
- le développement des échanges avec un nouveau pays : le Brésil (82) ;
- la participation au premier salon Expolangues (83) ;
- la naissance d'un vrai réseau de délégués bénévoles. Aux pionniers, Maryse Boyer, (Nord-Picardie), Annie Bachelot

(Paris), et Jean Bonnaud (PACA) viennent se joindre Bernard Mahé, Michelle Habert, Eric Jeunemaître (83), puis Jean-Claude et Jackie Richoud, Claude et Zon Suplisson, Josette Chaudaux, Andrée Billon, Lionelle Goyé, Geneviève Rose, Nicole Cerrutti ; ces derniers sont des parents d'anciens participants au programme ; d'autres vagues suivront.

1985-1997 De l'enfance à la maturité

À la fin de l'année 84, PIE déménage. L'association qui a grandi et grossi (nombre de participants, effectifs, délégués, chiffre d'affaire...) est à l'étroit dans les locaux de la rue Gozlin. PIE prend son indépendance. L'arrivée « rue du Bac » est le point de départ d'une nouvelle phase de développement. Une phase qui amènera, en trois ou quatre ans, l'association sur un rythme de croisière de 150 participants par an (départ et accueil cumulés). En 85, les échanges se développent avec l'Allemagne. L'année 86 est une année charnière dans la mesure où PIE change à nouveau de partenaire. En choisissant de « s'associer » avec ASSE, l'association prend de l'envergure et du poids ; elle élargit notamment sa sphère d'échange ; d'abord à l'Australie et au Canada (87), bientôt aux pays scandinaves (Suède, Norvège, Islande), plus tard aux pays asiatiques. ASSE est dirigée par Bill Gustaffson ; le siège de l'organisme est à Laguna Beach (Ca.). ASSE présente l'énorme avantage d'être une organisation solide (qui accueille près de 3000 jeunes étrangers par an), influente, reconnue (notamment par le Département d'état américain). Le « mariage » entre PIE et ASSE est plutôt heureux. On en veut pour preuve sa durée : bientôt 14 ans. Le couple a tenu, et tient encore, malgré les coups durs, les divergences et les coups de gueule.

En France, PIE a largement développé son réseau. L'association a choisi de calquer sa trame sur celle de l'administration française (22 régions). Rapidement tout le territoire national est couvert, exception faite de la Corse. Si l'Aquitaine et l'Alsace ont toujours été les maillons faibles de l'association (PIE les a toujours reliées et associées à d'autres régions) Picardie, PACA, Rhône-Alpes, Midi-Pyrénées, Languedoc-Roussillon, Pays de la Loire, Franche-Comté, Normandie et Bretagne sont, successivement ou simultanément, les fers de lance de l'association en région. La Bourgogne (de Claudine Bernardis puis d'Annie Bachelot) est peu puissante mais toujours présente, de même que l'Auvergne et le Centre (qui se réuniront bientôt, sous la férule d'Andrée Hamonou). Au milieu des années 80, la Guadeloupe (d'Arlette et Christian Lolo) intègre le groupe, (c'est le premier D.O.M.) ; suivent la Champagne-Ardenne (Dany Carton) et le Poitou-Charentes (Elisabeth Mostini), deux régions au fort potentiel qui avalent respectivement la Lorraine (après le départ d'Evelyne Keller) et le Limousin. Dans les années 90, c'est au tour de La Réunion de faire son entrée dans la famille.

Car PIE est bel et bien devenue une grande famille. Durant ces années, un véritable réseau d'anciens s'est créé et n'a cessé de s'agrandir. À la première génération (Michel, Hélène, Geneviève, Catherine, Myriam, Sandra, Bénédicte, Olivier, Annaïck, Isabelle, Carole, Jacques, Cyril, Rachelle, Laure, Cécile, Laura, Yvette, David, Marie, Sylvie, Stéphane, Elsa...) vient s'en ajouter une seconde, puis une troisième (Virginie, Sophie, Matthieu, Fred, Céline, Mylène, Cécile, Benjamin, Marie, Dominique, Rachida, Frédérique, Agathe, Christine, Maya, Aurélie, Daphné, Davy, Julien, Florian, Sébastien, Francis, Etienne, Juliette, Marion, Agathe, Daphné, Marie, Sabrina, Anne-Pascale, Leslie, Élodie, Ludvine, Elisabeth...). On en oublie... Forcément ! Un sentiment réunit tout ce beau monde : l'envie de partager ses souvenirs, de se remémorer son expérience, de la diffuser. Ce sentiment est bien résumé par Yvette et Cyril qui dans un numéro de Trois quatorze parlent : « de culture qui rapproche et qu'on aime se rappeler, de références communes, de communauté de pensée. » Les anciens ont de l'affection les uns envers les autres ; ils tissent leur toile. Le 12 de la rue Berber-du-Mets (où PIE s'installe en 89) est une sorte de « camp de base ».

De gauche à droite :
Brochures du
programmes
« Départ » :
1987-1988
1992-1993
2001-2002

Le réseau se développe également en Province. En 87, PIE crée la fonction de correspondant local. Il s'agit de faire face à une charge de travail trop importante en région. Certains délégués sauront rapidement créer autour d'eux une petite équipe (composée généralement de parents, d'anciennes familles d'accueil et d'anciens participants) déléguant une partie de leur travail et élargir ainsi l'audience de l'association. En Languedoc Roussillon, Christine Callier réunit, autour de Fred, Mylène, Mathieu, Séverine, Cyril, Mickaël, Benoît..., une vraie association au sein de l'association. Dominique Bogdanski fait partie du groupe ; elle deviendra "Calife à la place du Calife", et saura dessiner une région à son image. En Bretagne, Julien, Véronique, Sabrina et d'autres assistent Dominique et Maryvonne Glémot. Dans les Pays de la Loire, Andrée Billon met sur pied un véritable « staff technique » où chacun à une fonction précise. Même si les anciens sont durs à fixer (déplacements fréquents liés aux études, activités multiples...), la création du poste de correspondant local dynamise nettement l'association.

Immédiatement le réseau se densifie. Des correspondants s'installent à Chalon, Albi, Niort, Bordeaux, Tours, Nantes, mais aussi à Pontarlier, Saint-Anne (en Guadeloupe), Kourou (en Guyane)...

C'est donc durant cette période, qui s'étend de 85 à 97, que PIE va affirmer son identité et que l'esprit dont nous parlions plus haut, symbolisé par cette symbiose des anciens et des délégués, va prendre forme et s'imposer.

L'époque est aussi marquée par l'ancrage de l'association au sein du monde des séjours culturels et linguistiques. En quelques années, le statut de PIE change radicalement. D'inconnue, l'association devient incontournable. PIE intègre l'U.N.A.T. en 90. En 92 elle est, avec AFS, à l'initiative de la création de l'U.N.S.E. (Union nationale des organisations de séjours de qualité à l'étranger) et de la rédaction de sa charte de qualité. En 96, elle participe activement à la création de l'Office national de garantie des séjours et stages linguistiques, dont elle devient l'un des premiers adhérents. L'association est signataire, l'année suivante, du contrat approuvé, contrat établi dans le cadre de l'Office, sous l'égide du Ministère chargé de la consommation.

Dans le secteur de la longue durée, PIE est aujourd'hui une référence, sinon « la » référence. Son image dans la profession est bonne (mélange d'humanisme et de professionnalisme). Son avis est reconnu et écouté. Son journal est lu, commenté par tous.

À la fin des années 80, la demande se diversifie. PIE doit maintenant répondre à des attentes variées (séjours linguistiques courts, séjours au pair...). Pour préserver sa spécificité et son identité, les responsables décident, en 1989 de monter une structure parallèle (Calvin-Thomas) qui se spécialisera sur les séjours aux USA (voir page 12). Les deux organismes partageront leurs locaux et leurs infrastructures, et vivront en bonne entente (renvoi de clientèle, actions parallèles, entraide des salariés). Catherine, « ancienne » participante PIE, est la première responsable des programmes, Afif la secondera puis la remplacera dès 97. Tous deux tiendront un rôle important dans la mise en place et le développement de Calvin-Thomas et dans les relations des deux structures. Au moment de la création de Calvin-Thomas, Dominique Glémot (déjà délégué PIE) se jette à l'eau ; il quitte son emploi et se lance, en tant que salarié dans la nouvelle aventure. Il ouvre un bureau régional et devient le relais incontournable de PIE et Calvin-Thomas en Bretagne.

À titre symbolique, on retiendra également de cette phase de développement, la création d'un club de baseball (« Maggie ») et d'une équipe : « Les Chiens Andaloux ». Composée de salariés et d'anciens (âgés de 16 à 45 ans), affiliée au stade de

VOCATION & ACTION

PIE est une association à but non lucratif, régie par la loi de 1901, dont la vocation est de promouvoir et d'organiser des séjours scolaires et familiaux, de longue durée, en France comme à l'étranger.

L'objet, tel que défini dans les statuts, est le suivant : " promouvoir la compréhension internationale en organisant et en patronnant des programmes d'échanges scolaires internationaux ; établir, dans ce but, des contacts avec les organismes existants ; recruter et sélectionner de jeunes français désireux de vivre une expérience familiale et scolaire à l'étranger ; recruter et sélectionner des familles françaises susceptibles d'accueillir des jeunes de nationalité étrangère au sein de leur foyer ; et, d'une manière plus générale, créer et promouvoir toute activité tendant à compléter l'enseignement scolaire par une formation intellectuelle, morale, physique, culturelle et artistique, dans un cadre familial international, en dehors de toute considération raciale, politique, sociale ou confessionnelle.

Vingt ans après la création de l'association, on réalise, en relisant ces statuts, que l'objet était précisément défini, et que l'objectif a été poursuivi sans faillir par l'association. L'action, durant cette période, a en effet principalement consisté à mettre en place des séjours appelés aujourd'hui " séjours académiques ", qui se distinguent des séjours linguistiques classiques ou des séjours touristiques par leur durée, et parce qu'ils conjuguent voyage, scolarité et vie familiale.

Le " séjour académique " permet à l'adolescent qui y participe, d'acquérir la connaissance pratique d'une langue mais aussi des mœurs et usages d'une autre société. Il consiste à mettre entre parenthèses pendant toute la durée de son expérience " la vie à la française ", ou, pour un jeune étranger, la vie à l'américaine, à l'allemande, à la thaïlandaise...

Les implications du séjour académique sont nombreuses et majeures ; c'est ce que l'association et ses membres n'ont cessé de découvrir et de redécouvrir au fil des ans. Parce que les repères des adolescents se déplacent, ces derniers découvrent qu'on peut vivre et penser autrement. Ils entendent d'autres perspectives, acquièrent une vision plus réaliste des choses, une vision qui permet de mieux se situer dans le monde. Il s'agit d'une véritable formation : formation complète puisque touchant autant au savoir qu'à l'observation, la compréhension, l'adaptation, (à l'école et à la famille) ; formation plus que " continue " puisque dispensée pendant près de trois cents jours ; formation très bénéfique puisque agissant sur le court, le moyen et le long terme. Outre qu'elle procure aux participants un atout essentiel dans leur future vie universitaire et professionnelle, cette expérience les aide d'une façon ou d'une autre - et ce, quelles que soient les difficultés qu'ils rencontrent - à entrer dans la vie adulte.

La vocation de PIE était donc humaniste, son action a priori bénéfique, son projet de toute évidence ambitieux : voilà qui a donné toute sa noblesse à l'association et qui n'a cessé d'aider et de motiver tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à son développement.

Montrouge, coachée par un américain (Randy Lear), sponsorisée par TWA (excusez du peu), l'équipe écrème les terrains de la banlieue parisienne entre 86 et 89. Ses titres de gloire sont peu nombreux (elle obtint sa seule victoire, par 2 points à 1, contre une équipe de minimes), ses défaites sont importantes et cinglantes (on se souvient d'un 24 à 6 contre l'équipe féminine de Savigny). Les aventures des « Chiens Andaloux » sont racontées dans les numéros 9 à 14 de Trois Quatorze.

On notera enfin, et de façon plus sérieuse, que cette période est marquée par la mise en place d'un conseil d'administration équilibré et compétent, présidé par Olivier Gallo (directeur du personnel dans le secteur industriel). Philippe Saint-Martin (ancien chef de cabinet au ministère du travail et personnalité influente du monde associatif) en fut le trésorier (jusqu'à sa disparition le 30 mars 2001). Sont également membres du conseil : Jean-Marc Mignon, Bernard Mermillon (avocat fiscaliste) et deux anciens participants (Olivier Orth et Cécile Geoffroy : respectivement chef d'entreprise et responsable de communication). Le conseil a suivi de près la croissance de l'association, et a contribué par ses conseils et ses jugements à sa stabilité et à son équilibre.

1997-2000 Les grandes manœuvres

Cette troisième phase s'enclenche dans le courant 97 ; elle correspond à la convergence de quatre événements majeurs, mais bien distincts : la volonté de PIE d'augmenter son audience en province et la volonté des salariés de quitter Paris, le développement d'Internet, la difficulté de plus en plus grande à placer les jeunes (dans les familles et les écoles), la modification des relations entre l'association et les participants.

Le déménagement du bureau national.

Il a lieu en deux temps. En 1996, Laurent Bachelot installe une antenne près de Salon-de-Provence. De là, il travaille, prospecte, et étudie la viabilité d'un projet plus ambitieux : installer le bureau national à Aix-en-Provence. Il faut dire que PIE souffre d'un énorme déficit d'image et de représentation dans le sud-est - notamment dans la région PACA (2 participants en 95 !), que le bail de la rue Bacher-du-Mets touche à son terme, et que l'équipe parisienne, dans sa grande majorité, envisage d'un assez bon œil de migrer vers une région plus chaude et moins stressante. En juin 98, PIE fait le pas. L'association établit ses quartiers à Aix, au 39 de la rue Espariat, au cœur même de la vieille ville. Le déménagement s'effectue entre juillet et octobre. En janvier, PIE abandonne les 160m² de locaux de la rue Bacher-du-Mets, et installe un petit bureau de 35 m², rue de Charenton, à deux pas de la gare de Lyon. Aix prend le statut de bureau national et Paris, qui héberge le siège social de l'association, devient une région à part

États-Unis • Canada • Brésil • Mexique • Australie • Nouvelle-Zélande • Afrique du Sud • Chine • Japon • Mongolie • Thaïlande • Allemagne • Danemark • Espagne • Finlande • Italie • Norvège • République Tchèque • Russie • Suède • Suisse

2001-2002
**PARTIR
UNE ANNEE
SCOLAIRE
A L'ETRANGER**

ENTRE LES
ETUDIANTS

PIE

ABONNEMENT GRATUIT À «TROIS QUATORZE»

Je désire recevoir le journal *Trois quatorze*

Remplissez ce coupon et retournez-le à :

PIE / Calvin-Thomas : 39, rue Espariat - 13100 Aix

Nom & Prénom :

Adresse :

A savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à *Trois Quatorze*. Cet abonnement court pendant trois ans. Au delà de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (la durée d'abonnement est alors illimitée).

15-18 ans

vivre
une année
scolaire
dans une
famille
à l'étranger

PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES

ÉTATS-UNIS
CANADA
BRÉSIL
MEXIQUE
RUSSIE
FINLANDE
NOUVELLE-ZÉLANDE
AFRIQUE DU SUD
CHINE
JAPON
MONGOLIE
THAÏLANDE
ALLEMAGNE
DANEMARK
ESPAGNE
FINLANDE
ITALIE
NORVÈGE
RÉPUBLIQUE TCHÈQUE
RUSSIE
SUÈDE
SUISSE

DOSSIER BON ANNIVERSAIRE - SUITE

L'ASSOCIATION «PIE» A 20 ANS

L'ESPRIT D'UNE ASSOCIATION

En jetant un coup d'œil sur le parcours de PIE, on s'aperçoit que le cap fixé au départ a été plutôt bien tenu, et ce malgré les « grains » (années difficiles, remise en cause d'échanges avec certains pays - l'Australie, hier, le Canada aujourd'hui, augmentation du dollar - entre 83 et 88, et depuis 98), malgré les avis de tempête (menace du Département américain d'interdire les échanges pour les élèves bacheliers, tassement du « marché américain de l'accueil »...), et malgré les courants contraires (tracasseries administratives, difficultés pour obtenir les visas pour les jeunes Français et pour les jeunes étrangers, difficultés pour inscrire les participants dans les écoles...).

PIE a maintenu le cap, cela veut dire que l'association a su créer un réseau de partenaires et qu'elle a su, tout en faisant preuve de souplesse et d'esprit d'adaptation, rester fidèle à une ligne de conduite, à un esprit. Cet esprit, quel est-il ? On le définira par quelques notions majeures, des principes ou des axes autour desquels les membres de l'association et les participants aux programmes se sont toujours retrouvés.

● La foi dans l'action engagée : tous les membres de l'association et tous les salariés sont persuadés du bien fondé des séjours académiques ; cette conviction est un moteur essentiel. Elle permet, en toutes circonstances, de garder énergie et moral, de donner un nouvel élan, de rebondir et de repartir.

● Le bénévolat des familles d'accueil (à l'étranger comme en France) : c'est un principe fondamental, auquel l'association n'a dérogé qu'à de très rares exceptions (et toujours pour des raisons politiques ou administratives - ex. : Chine ou Russie) ; cette règle est, selon PIE, la meilleure garantie d'un accueil sincère, le certificat le plus sûr quant à l'esprit dans lequel est pratiqué l'échange culturel ; elle a également permis de proposer des séjours à des prix acceptables, et donc de les ouvrir à une population relativement large.

● La création d'un réseau de partenaires étrangers fiable : PIE a dû tisser patiemment un réseau en veillant à ce que tous ses partenaires respectent, grosso modo, les mêmes règles de bases.

● La disponibilité : PIE a, en partie, bâti sa réputation sur sa capacité à passer du temps avec chaque participant et avec chaque famille ; les relais de l'association que sont les délégués et les correspondants locaux, sont toujours prêts à répondre aux questions ; les bureaux sont ouverts de 9 à 19 heures sans interruption ; l'association est joignable 24 H / 24 ; le réseau et la fréquence de communication sont très développés (courrier, téléphone, e-mail, fax, journal...) ; à la quantité d'informations s'ajoute également sa qualité (rares sont en effet ceux qui se plaignent d'être mal reçus ou mal informés, rares sont les critiques majeures émises sur sa documentation) ;

● L'expérience : elle s'est, par définition, acquise et développée avec le temps ; mais, pour autant, elle n'était pas nulle au départ ; PIE a profité, dès son lancement, du fait que deux de ses fondateurs avaient vécu une année scolaire dans un pays étranger ; l'association a, par ailleurs, bénéficié à sa naissance de l'appui de deux « parrains » de marque : Sue Marcos ancienne dirigeante de YFU (qui fut à l'origine de la création de l'association) et Jean-Marc Mignon, ex-directeur du « Club des 4 vents » (qui hébergea et épaula PIE jusqu'en 84) ; PIE n'a cessé ensuite d'accumuler de l'expérience ; son travail a été facilité, il faut bien le dire, par le fait que tous ceux ou presque (des dirigeants aux salariés en passant par les délégués) qui ont gravité autour de l'association avaient participé directement ou indirectement à un séjour de longue durée à l'étranger ;

● La spécialisation : plusieurs organismes mettent en place, organisent et gèrent des séjours de longue durée, mais PIE est le seul à concentrer son énergie et son savoir sur ce seul programme ; l'association connaît parfaitement les rouages de ce type de séjour ; elle est donc plus apte à remédier au mieux et au plus vite aux obstacles qu'il génère.

Au niveau international, PIE et ASSE ont créé une dynamique de l'échange de longue durée. Un nombre de plus en plus grand de partenaires, partout dans le monde a compris l'intérêt de la spécificité de la longue durée. Le système a fait tache d'huile.

● Les relations humaines : l'aspect humain et relationnel - souvent mis en avant par les responsables - a permis à l'association de cultiver un esprit de corps, de groupe. PIE, aujourd'hui, ressemble autant à une grande famille qu'à une petite entreprise.

entière (Paris - Île-de-France). Le bureau sera mis en place par Sylvie, puis développé par Zohra (soutenue par Benjamin puis par Anne-Pascale.)

Le développement d'internet.

97-98. En France, le « net » prend réellement de l'envergure, et s'impose comme un outil de travail incontournable. Dans la mesure où les adhérents, les délégués, les correspondants et les partenaires de l'association commencent à l'utiliser couramment, PIE s'équipe de manière conséquente (l'installation dans le nouveau bureau favorise cette bascule) et franchit un pas important en matière de diffusion de l'information. Au 1er juin 2000, l'ensemble des partenaires de PIE décide de communiquer par e-mail plutôt que par fax. L'e-mail devient donc le moyen principal de relation avec les pays étrangers. Au niveau national, il gagne chaque jour du terrain sur les moyens plus classiques : téléphone et fax. Parallèlement, PIE ouvre son site internet. Le baptême a lieu en 1999. Ce site, conçu et créé par Fred Lanier, est plein d'astuces. Il se distingue de ceux de la concurrence par son caractère évolutif et par le complément d'informations qu'il procure à ceux qui le consultent. www.piefrance.com n'est pas un doublon de la brochure. Il profite de nombreuses passerelles extérieures (cartes, informations sur les états nord-américains, liens vers les écoles) et intègre des témoignages, enquêtes et interviews recueillis par « Trois quatorze ». Le site est donc aussi un relais du journal ; il permet à l'information d'être diffusée plus souvent et plus rapidement.

Le problème des placements et la modification de la relation de PIE avec les participants et avec leurs parents. Les États-Unis ont beau être la cible de nombreuses critiques et de nombreux sarcasmes, le monde entier veut s'y rendre, y étudier, s'y installer. Et les plus jeunes ne font pas exception à la règle. À partir du début des années 90, la demande sur les séjours scolaires aux USA ne cesse de croître (particulièrement la demande en provenance d'Allemagne et de Scandinavie). Parallèlement, le « marché » de l'accueil benévole se tasse. Les écoles américaines deviennent de plus en plus exigeantes (niveau d'anglais et niveau scolaire des participants, âge, etc.). Au point même que certaines dates de départ et certains placements ne peuvent plus être garantis à 100%. Cet état de fait amène l'association à prendre conscience de la valeur du produit qu'elle propose et à faire évoluer son discours vis-à-vis des futurs participants et de leurs parents. Ces changements tiennent donc à la forme plus qu'au fond. L'association choisit de jouer la transparence. Elle fait désormais clairement savoir que son rôle est celui d'un intermédiaire, qui met tout en oeuvre pour rendre possible et heureux le séjour du jeune à l'étranger, mais qui ne peut en aucun cas se substituer aux autorités compétentes et

garantir ce que l'école ou les autorités administratives étrangères ne peuvent ou ne veulent garantir.

Parallèlement, PIE réalise qu'une majorité de parents deviennent de plus en plus exigeants quant au contenu du séjour. À partir du moment où ils confient leur enfant à PIE, ces derniers ont tendance à considérer l'association comme unique responsable de toutes les composantes de l'expérience (faits et gestes de leurs enfants, faits et gestes de la famille d'accueil, des délégués, des écoles et de la société dans son ensemble, relations des individus entre eux, etc.). Pour toutes ces raisons, à l'heure où le consumérisme se développe et où les rapports entre les contractants ont de plus en plus tendance à se « judiciairiser », les responsables prennent conscience de la nécessité de définir précisément le rôle et les responsabilités de tous les acteurs.

Pour ce faire, PIE établit un contrat précis et complet qui (re)cadre chacun des partenaires et modifie assez radicalement la donne. « La charte du participant », qui fait office de bulletin de vente, met chacun face à ses responsabilités et à ses limites. Les rapports entre salariés, parents, participants et partenaires à l'étranger, deviennent plus clairs et plus sains. Les participants connaissent mieux leurs devoirs et se préparent mieux au séjour et au choc culturel. Ils réalisent qu'ils sont membres à part entière de l'association et qu'ils sont impliqués dans la vie de cette dernière, au même titre que les salariés et les membres du conseil.

Cette période de mutation est également marquée par la restructuration du bureau national. Les programmes « Départ » et « Accueil », jusque-là dissociés, sont désormais réunis. Bénédicte et Céline d'abord, puis Mylène et Maya, à leur arrivée en 1999 et 2000 prennent en charge leur fonctionnement, dans tous leurs aspects. La promotion des programmes devient un poste à part entière ; il est confié à Fred.

En 2001, deux nouveaux programmes voient le jour : le programme 2x6 (le participant vit un semestre dans un pays et un semestre dans un autre), et le programme 3+3 (le participant vit d'août à novembre aux USA, au Canada ou au Mexique, sa famille naturelle reçoit un jeune étranger de janvier à avril). Ces deux nouveaux programmes témoignent de la nécessité de PIE de diversifier son offre.

Constance & évolutions

Les vingt années qui se sont écoulées ont été marquées par d'importants mouvements ; elles ont également été empreintes d'une certaine stabilité. Si continuité il y eut - tant au niveau de la réflexion que de l'action - on la doit, avant tout, à la permanence du duo de direction. La présence de Laurent et Pascal (l'association qu'ils forment - voir pages 6 et 7), leur façon de fonctionner ensemble et de diriger, a donné un style à PIE. L'image de PIE est parfaitement identifiable : elle est teintée de décontraction autant que de sérieux, d'esprit de corps autant que d'esprit d'indépendance. PIE passe pour être toujours un peu en avance (toujours un peu à la pointe). L'association est connue, par exemple, pour faire de gros efforts sur ces publications (moyens et qualité) Mais, paradoxalement, PIE cultive certaines caractéristiques, que d'aucuns considèrent comme des archaïsmes (pas de secrétariat, pas de standard téléphonique...). Au fil des ans, Laurent et Pascal imposent leur présence (à l'intérieur comme à l'extérieur, ils sont devenus aujourd'hui des interlocuteurs privilégiés dans le monde des échanges de longue durée). Pascal est aujourd'hui trésorier de L'Office ; Laurent, secrétaire de L'U.N.S.E.

PIE est toujours restée fidèle à ses « anciens » (et inversement). Ces derniers constituent la force vive de l'association. De stages en réunions, de rencontres en portes ouvertes, de sorties en salons, les anciens n'ont cessé et ne cessent de donner vie à l'organisme et aux différents bureaux. Ils passent, repassent, disparaissent, réapparaissent... Ils sont visiteurs, accompagnateurs, animateurs de stages et de « talent show », salariés, stagiaires... 90% des salariés de PIE ont été d'ex-participants aux programmes. Très vite, quelquefois très jeunes, ils ont assuré des rôles importants (entretiens, préparations) voir même des postes « stratégiques ». À 20 ans, Benjamin dirigeait la région Ile de France ; Anne-Pascale faisait de même... à 19 ! À PIE, la valeur n'attend pas le nombre des années. Ce sont les « anciens » qui ont permis à l'association de rester « jeune », de renouveler et d'adapter en permanence le discours. La création de « PIE Connection » (en 2001) en est un bon exemple. Mis sur pied à l'initiative de Dominique Béhar (qui reprend et adapte une idée lancée en son temps par Virginie Foucault) le « Club des anciens » est centré autour de Marie, Geneviève, Laura, Marion,

Jean-Marc Mignon : un regard sur l'association

Jean-Marc Mignon est délégué général de l'U.N.A.T. (Union Nationale des associations de Tourisme), directeur du B.I.T.S. (Bureau International de Tourisme Social), et secrétaire général de l'Office (Office nationale de garantie des séjours et stages linguistiques) - organisme qu'il a contribué à créer et à mettre en place. Il a par ailleurs été président de la F.I.T.Y.O. de 1988 à 1998. Personnalité influente du monde du tourisme associatif, Jean-Marc Mignon connaît bien PIE. En 1981, à l'époque où il dirigeait le Club des Quatre vents, il a en effet aidé l'association à faire ses premiers pas. Il est aujourd'hui membre de son conseil d'administration. Il est donc mieux placé pour nous raconter les débuts de PIE, pour poser son regard d'expert sur l'association et faire le point sur ses forces et ses faiblesses.

ENTRETIEN

Dans quelles conditions a eu lieu la rencontre entre le « Club des 4 vents » et PIE ?

- Tout a commencé dans un petit restaurant de la région parisienne. J'avais été convoqué par Laurent et Pascal, par l'entremise de Jean-Louis Berquer (un ami). À l'époque, je dirigeais le club des 4 Vents, une association solide, spécialisée dans les séjours linguistiques. L'idée était de voir comment je pouvais aider. On s'est retrouvés autour d'une bonne table, et là, j'ai eu l'impression de passer un oral. (Il rit). Ils étaient très sérieux, très prudents : "Est-ce que moi et le « Club » nous étions fréquentables ?" "Est-ce qu'on pouvait s'entendre ?" Je plaisante, mais grosso modo, c'était la teneur de cette première réunion : un vrai examen !

Je ne comprends pas. C'était pourtant eux les demandeurs, non ?

- Ce n'était pas forcément l'impression qu'ils donnaient. Ils avaient l'air assez sûrs d'eux ! En tout cas on s'est entendus, c'est bien l'essentiel. Je leur ai dit que le club était prêt à donner un coup de pouce pour que PIE puisse s'établir et démarrer. J'ai mis un bureau à leur disposition, au 1 de la rue Gozlin, et les services communs du club pour le démarrage.

Laurent et Pascal disent que sans cette intervention, l'aventure PIE n'aurait pas vu le jour. Quand ils parlent de vous, on a l'impression qu'ils évoquent une bonne fée ?

- N'exagérons rien. Le bureau était petit et l'aide modeste ; mais je crois que ça a effectivement permis de lancer les choses. En dehors de l'aspect matériel, PIE pouvait s'appuyer sur une association déjà ancienne à l'époque, qui bénéficiait d'une bonne image et d'une bonne adresse.

Pourquoi cette aide ?

- Les personnalités sont sûrement très importantes dans l'affaire. C'est d'ailleurs le seul projet de ce type que l'on ait soutenu et accueilli. Pour ma part j'ai senti que nos approches étaient similaires ; nous avions, je pense, une vision commune de ce qu'était le projet, on se retrouvait bien sur son contenu culturel et éducatif. L'offre était différente de ce que proposait le "Club" (pas de concurrence directe), mais l'approche était similaire. On avait donc des atouts pour s'entendre. Le Club, par contre, n'attendait aucun retour financier de l'opération.

À un moment ou à un autre, avez-vous regretté d'avoir apporté cette aide ?

- Aucun regret. L'histoire nous a donné raison, non ? Le travail a été plutôt bien fait et les programmes se sont avérés être à la hauteur de ce que l'on attendait. La cohabitation s'est plutôt bien passée, alors que les conditions n'étaient pas forcément évidentes (notamment au niveau de l'espace). Le seul regret que j'ai par rapport à PIE c'est de ne pas avoir connu l'association quand j'étais adolescent. En aidant à sa construction, je suis peut-être parti par procuration !

Quels souvenirs gardez-vous de ces trois années de vie "commune" ?

- Deux souvenirs. Le premier c'est le « Milquidou ». Pascal qui partait livrer la confiture de lait. C'était assez cocasse. Dans le monde, des échanges culturels, on ne connaissait pas trop. Ça nous amusait beaucoup. Et puis, plus sérieusement, nos collaborations sur les premiers salons "Expolangues" : l'aménagement des stands. C'était un partenariat actif. PIE et le "Club" proposaient des décors originaux qui produisaient un effet certain (l'avion, "breaking the wall"...). Tout cela attirait l'attention. Je crois que cela a bien installé l'image de PIE, dans le public et vis-à-vis des partenaires.

Laurent pense que redémarrer aujourd'hui une boîte dans les conditions dans lesquelles ils ont démarré en 81, ce serait quasi impossible. Il invoque le fait que le secteur s'est beaucoup professionnalisé, qu'il faut des capitaux, des brochures plus professionnelles, etc. Pascal pense le contraire. Il dit qu'il n'aurait pas le courage lui de reprendre à zéro mais que c'est toujours faisable. Quel est votre avis ?

- Il y a vingt ans, la période était plus facile, c'est vrai. On avait moins besoin de démontrer la viabilité économique d'un projet. 81, c'était aussi l'alternance et le fameux état de grâce, (particulièrement sensible autour du milieu associatif). Dans le cadre précis des séjours touristiques, des créneaux étaient encore à prendre. Aujourd'hui le secteur

est très bien couvert. La place est plus étroite. On doit toujours pouvoir monter quelque chose. Mais c'est sûrement plus ardu.

Dans la profession, quelle image a PIE ?

PIE est une structure particulière. L'engagement de ses responsables est autant personnel que professionnel. Ils s'identifient totalement à ce qu'ils font (quand je dis "ils", je pense à Laurent et Pascal, et à toute l'équipe qu'ils ont pu mobiliser). D'où cette image mixte de professionnalisme (dans l'organisation et la structure) et d'amateurisme (bénévolat, disponibilité de cœur). PIE a l'image d'une boîte qui fait bien son boulot (personnalisation du travail, implication des bénévoles, réseau des délégués, solidarité financière, système de bourses), et qui a su se focaliser sur des produits forts. Mais ce qui la distingue des autres opérateurs c'est, je pense, sa spontanéité. 20 ans après, la fraîcheur est restée. Tout le monde le ressent.

PIE, comme toute les associations qui ont perduré, a sa légitimité, son parcours propre. Le sien est loin d'être inintéressant.

Quels sont les points faibles de la structure ?

- Ils sont toujours liés aux points forts. La permanence des responsables (qui a permis à PIE de bâtir cette image et de stabiliser sa structure) peut, à terme, créer un vrai problème de renouvellement. Quant à l'autonomie et à l'indépendance (qui rendent l'association maître de ses choix et qui lui apporte du crédit), elles limitent peut-être son développement. D'être lié à des réseaux internationaux permet de réagir plus vite, de rebondir. Il manque peut-être à PIE des possibilités d'expansion. Le fait de construire son système sur les personnes (et sur les relations personnelles) est humainement très enrichissant, mais peut cacher une fragilité structurelle. Les difficultés que l'on ressent aujourd'hui sur le réseau américain peuvent s'avérer fatales si l'association n'a pas d'autre alternative que son partenaire privilégié.

Quel avenir pour PIE ?

Je suis persuadé que des pistes vont s'ouvrir au niveau des collectivités territoriales. Le lien entre la formation et les séjours de longue durée est une voie à creuser. Les organismes européens, par exemple, peuvent avoir besoin du savoir faire de PIE. De façon plus générale, il ne faudrait pas que l'association reste une aventure individuelle. Il sera nécessaire, à l'avenir - si tant est qu'on juge l'objet de PIE utile et bénéfique (et je crois que c'est le cas) - que l'association trouve une solution au renouvellement de ses responsables. Il faut avoir ce virage en tête. C'est pour cela qu'il me paraît important d'élargir ses contours, d'impliquer de façon plus vive ses membres, d'élargir son conseil. La solution devrait venir de l'intérieur. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Adeline, Davy, Leslie, Juliette, Élodie... Il est promis à un bel avenir.

La constance à PIE est également fruit de la durée. Le réseau de délégués s'est construit sur le long terme. Certains délégués sont présents depuis 81. Avant de s'occuper de leur région, ils ont souvent été correspondants locaux. Certains ont su bâtir une petite équipe autour d'eux, créer un noyau, une véritable vie en région, et su préparer leur succession. Si l'association dégage une impression de fidélité et de disponibilité, c'est en partie à ses représentants locaux et à ses délégués qu'elle le doit. On pense à Michelle et Alain Cardon (ils ont accueilli trois fois, ils ont été les correspondants de Christelle puis les délégués de leur région) à Jackie et Jean-Claude Richoud ou à Annie Bachelot (qui symbolisent tous trois la permanence dans l'action), à Danièle Charamat ou à Marie-Claude Nagle (qui représentent le renouvellement) à Elisabeth Mostini et Dany Carton (les seules déléguées qui avant même d'inscrire un de leurs enfants au programme étaient déjà les ambassadrices de l'association), à Lionnelle, Christian et Arlette, Andrée(s), Geneviève(s) (les travailleuses-travailleuses de l'ombre !), et à tous les autres... Que nous nous excusons de ne pouvoir citer.

« Trois quatorze » a participé, à sa façon, à la construction de l'association. Le premier numéro du journal est sorti en 82. Depuis, « Trois quatorze » a œuvré dans la régularité. Petit mais fidèle, modeste mais sérieux, le journal s'est doucement imposé comme l'outil de communication privilégié de PIE, celui que la concurrence n'a jamais pu ou jamais su s'offrir (faute de temps, faute de s'en être donné les moyens). La première force de « Trois quatorze » est d'exister. La seconde est de donner en priorité la parole aux principaux acteurs de l'échange : les adolescents et les familles d'accueil.

Voilà pour la constance. En ce qui concerne le mouvement, on retiendra les 4 adresses du bureau national : le 1, rue Gozlin (Paris 6e) ; le 73, rue du Bac (Paris 7e) ; le 12, rue Barbier-du-Mets (Paris 13e) ; le 39, rue Espariat (à Aix) ; et

le bureau de Paris (au 87 bis de la rue de Charenton), et celui de Rennes (au 22, de la rue de Riaval), et celui d'Amiens, qui, bien que n'appartenant pas à PIE, est relié par le cœur à l'organisme. Il faut dire qu'il est tenu par Maryse Boyer, la doyenne, le « pilier » des délégués.

Difficile de parler de mouvement sans évoquer les différentes personnalités qui ont eu en main les programmes : Hélène, Françoise, Maya, Caroline, Bénédicte, Fred et Mylène. Depuis sa création PIE a compté 32 salariés. Le salarié « type », s'il existait aurait le profil suivant : femme, ancienne participante au programme, célibataire, embauchée à la fin de ses études et qui reste 6,53 ans au sein de l'association. La personne qui correspond le mieux à cette description est peut-être Bénédicte Déprez. Elle a fortement marqué son passage et se signale par la diversité de ses actions au sein de l'association ; d'abord participante, elle devient famille d'accueil (à deux reprises), puis correspondante locale ; elle fait un stage à PIE en 91, devient assistante puis responsable des programmes en 94 ; elle quitte son poste en 2000 et entre alors au conseil d'administration. Bénédicte est la « mémoire » de l'association. Avant elle, Françoise Boutier avait, à sa façon, influencé sa période. Sa voix est restée célèbre. Son « PIE, bonjour ! » n'a pas été remplacé. Il y eut aussi Caroline qui, durant près de dix années, s'est occupée de près de cinq cents jeunes étrangers et familles d'accueil.

En vingt ans, le matériel aussi a beaucoup évolué. PIE est passé de la machine à photocopier (qui sentait bon l'éther) au tout informatique et à la communication en réseau. Si PIE n'a eu qu'un nom, PIE a eu quatre logos. Un petit homme portant chapeau de cow-boy (de février à octobre 81), un Pi grec (de 81 à 86), un cerf aux allures de barre de navigation (de 87 à 94), une fleur dont un pétale se détache et prend son envol (de 94 à aujourd'hui). Le bleu et le jaune ont toujours été les couleurs de l'association. Tout ce qui relève de la communication (brochure, journal, photos) a été confié à Xavier Bachelot ; depuis 92, il travaille « l'image » en collaboration avec Gilles Vuilleumard.

Au fil des années, les principaux prestataires de PIE ont été : les partenaires étrangers (au premier rang desquels on trouve ASSE et Interschola), les compagnies aériennes (avec, dans l'ordre chronologique sur la seule destination USA : Air France, Capitol, TWA, American, Northwest, United), les assureurs, les imprimeurs (Bordot, Maulde & Renoult, Graph 2000, GGF, Qualigrah, Vincent, Polycolor et Claudine), les sociétés de télécommunication, les propriétaires immobiliers...

En 20 ans, le chiffre d'affaires de PIE n'a cessé de croître : 300 000 F en 82, 1 MF en 83, 2 en 85, 5 en 97 ; 9 en 2000. PIE a 20 ans ; PIE poursuit sa route. ■ X.B.

À PROPOS DE TROIS QUATORZE

Xavier entre en scène en 1982. Il est le fondateur du journal et son rédacteur en chef. Sur le long terme, « Trois Quatorze » va crédibiliser le travail de l'association, en relatant notamment l'expérience des participants (en France comme à l'étranger). Chacun, dans son pays d'accueil, va recevoir le journal, partager l'expérience et les difficultés des autres... mieux vivre son parcours. À travers interviews, reportages, billets d'humeur, « Trois Quatorze » va relater la vie associative, le travail des bénévoles, le fonctionnement du bureau. « Trois Quatorze » va enquêter sur les différents systèmes scolaires et faire régulièrement le point sur le parcours des anciens. Le journal est à l'image de l'association. Il illustre son travail. Il est connu, reconnu et envié par la profession. La qualité de ses textes et de ses photos ont largement participé à la réussite et au développement de PIE. L'équipe de PIE.

À gauche en haut :
Brochure «Départ»
1998-1999
À gauche en bas :
Trois logos

PORTRAITS À DEUX TÊTES

Laurent Bachelot et Pascal Blox sont respectivement délégué général et directeur administratif de PIE. Ils se sont rencontrés en 1976 et ont créé l'organisme en 1981. Histoire de leur amitié, de leur association.

Les deux font l'affaire

Les interviews ont eu lieu un jeudi et vendredi. Au café et dans un restaurant. L'idée est simple : séparer les deux compères, trop pudiques en vérité, pour parler en tête-à-tête l'un de l'autre. L'amitié se partage mieux qu'elle se raconte.

Une plaisanterie de part et d'autre et on se lance. Le magnétophone impressionne ; aussitôt, le ton devient grave.

Quelles sont, selon vous, les personnes qui ont le plus compté pour l'association ? Chacun de citer l'autre : « *Honnêtement, des gens qui ont marqué PIE, il y en a un paquet, dit Laurent, mais il y en a un qui vient avant tous les autres, c'est Pascal* » ; et Pascal, le lendemain : « *C'est Laurent, c'est évident. L'image repose sur lui, sur sa personnalité. C'est incontestable. Il a façonné la boîte* ». Puis, comme s'ils avaient peur de froisser les autres - tous les autres -, les voilà qui citent : Jean-Louis, Jean-Marc et Xavier (« *ils étaient là au départ* »), Jean-Louis en tant qu'associé, Jean Marc « *en tant que premier soutien* » ; puis, dans le désordre : des anciens, des nouveaux, des salariés, des parents, des délégués, des partenaires, des membres du conseil. Laurent, qui d'ordinaire confond les noms, les abîme et les estropie, les fait défiler ce jour-là, presque sans hésitation, presque sans fautes. Les prénoms s'alignent, l'histoire de PIE se déroule... Leur histoire.

On parle des moments-clés de la vie de l'association : « *1981 : c'est la création ; c'est forcément une date importante* ». Pascal se souvient du jour où Laurent lui a parlé pour la première fois du projet, et du jour où il a fallu aller chercher Klaus Bergman à l'aéroport. Laurent poursuit : « *Il faut se remettre dans le contexte. On a commencé en aveugle. On n'a pas réuni de capitaux, ni de personnes. En fait, on n'a pas "monté" un projet. Non, on a avancé pas à pas.* Un Américain nous a envoyé une lettre (le fameux Klaus Bergman) ; on lui a téléphoné aux USA pour lui dire que ça pouvait être intéressant ; un jour il a dit "J'arrive". On est allés le chercher à l'aéroport. On avait une voiture pourrie. Il fallait la pousser pour démarrer. Je crois que si la voiture n'avait pas démarré on n'aurait pas démarré la boîte. J'exagère un peu, mais pas beaucoup. » Pascal reprend : « *Je m'en rappelle très bien. On a discuté autour d'une cheminée. Je ne comprenais pas grand chose. À vrai dire je ne comprenais rien. Moi je venais de ma banlieue. Les États-Unis, c'était un autre monde. Je planais, alors, j'ai pris les choses comme elles venaient* ». Il parle de cette étape, comme il parlerait d'une partie de poker, dans laquelle il aurait poussé ses jetons, un par un, doucement, juste "pour voir". Laurent, bien que plus impliqué (« *Il avait vécu un an à l'étranger précise Pascal, il savait donc de quoi on parlait* ») garde pourtant la même impression : « *On ne savait pas trop dans quoi on se lançait* ». « *Je crois, ajoute Laurent, que notre force à l'époque, c'était de ne pas être demandeur. On n'avait rien à perdre. Rien. Nous avons donc pu imposer nos conditions, à savoir : on n'a pas d'argent, on est nouveaux dans l'affaire, on n'a pas non plus d'objectif* ». Pascal décrit le premier départ d'un groupe (c'était en août 81) comme quelque chose d'un peu dingue : « *Laurent est parti, tout seul sans un sou en poche ; il y avait un peu d'inconscience* ». La création de PIE n'a décidément rien à voir avec un big-bang. C'est une odyssée qui démarre en pétrole.

Quelles autres dates retenir ? Là il y a divergence : Pascal parle de "84" : « *C'est l'année où l'on a pris nos propres bureaux. On*



quittait le "Club des Quatre Vents" ; il fallait se débrouiller seuls, on devenait autonomes. Jusque-là, il n'y avait pas de risques financiers. À partir de 84, il a fallu en prendre. On ne pouvait plus bricoler. » Laurent emploie le même terme, mais situe la fracture plus tard, et la relie à d'autres événements. « *En 86, je pars travailler aux US, on change de partenaire américain, on s'associe avec ASSE. À partir de là on prend de l'envergure. Jusque-là c'était du bricolage* ». Laurent ressort une autre date : 98. « *Là on bouleverse la structure ; on part en province ; on crée un nouveau bureau ; on change de vie* ». Mais, pour Pascal, tous ces événements font partie de la vie d'une boîte. « *C'est un chemin naturel, on grossit, on se développe, on déménage* ». Rien à voir avec la folie des débuts.

Pour Pascal les repères sont toujours financiers : si on parle d'autonomie, c'est d'autonomie financière dont il s'agit, si on parle de palier, c'est en terme de résultats et de chiffre d'affaire qu'il raisonne. Quand il réfléchit sur le long terme, c'est toujours par rapport à la solidité de la boîte. Il parle de PIE comme de quelque chose à protéger, à faire fructifier. Il craint la démesure. « *Il a la tête sur les épaules dit Laurent. Il vous ramène toujours à la raison. Il ne prend pas de risques insensés* ». Pascal confirme : « *Pour PIE par exemple, j'ai toujours pensé à une croissance douce, pas de grands effets, pas de miracle. Mon rôle a toujours été de faire en sorte que l'on ne soit pas dans la mouise, que*

simple. Car s'ils sont complémentaires, les deux associés le sont autant par leurs certitudes qu'à travers leurs contradictions. Laurent, qui cherche en permanence le changement (« *dans la vie, dit-il, il faut des cassures, des paliers, des bouleversements, sinon tu es mort* ») n'est pas pour autant celui qui a le plus d'ambition. Pascal, le plus timide apparemment, le plus prudent sûrement, se demande si PIE n'aurait pas, justement, manqué de cette forme d'ambition : « *Je crois qu'on a été prisonniers de notre image, de notre philosophie* ». Il estime que le potentiel était important. Il dit : « *On a évolué un peu trop tardivement, on est resté bloqués dans un schéma. En fait, on a eu peur de l'argent. Il ne fallait pas en parler, c'était tabou. Au départ on est jeune, on se dit qu'on a tout notre temps pour se développer* ». Mais le temps a toujours un peu d'avance. Il conclut : « *On n'a jamais eu une vraie démarche d'entrepreneur. C'est ce qui a fait notre force, mais aussi notre faiblesse* ».

On touche là à l'esprit de PIE : « *Dans l'absolu, dit Laurent, ce qui différencie PIE des autres boîtes (dans notre secteur d'activité, en tout cas) ce sont les relations entre les différents acteurs, le mélange entre les amis, les anciens, les partenaires, les bénévoles ; le mélange de générations aussi. La qualité, tout le monde peut la revendiquer, tout le monde d'ailleurs la met en avant. Et, dans ce domaine, rien ne nous prouve qu'on fasse mieux que les autres. On a sûrement des choses à envier à AFS, ou même à EF. Mais notre image, ce groupe qu'on forme, cette sorte de famille, ça, je sais qu'on nous l'envie* ». Pascal approuve : « *Oui, je crois que les autres boîtes essaient d'imiter ça. Or, c'est peut-être précisément sur ce point qu'on est inimitables* ».

Cet état de fait est le fruit d'un long parcours. Pascal dit que « *l'association a autant été façonnée par les gens qui y sont passés, qu'elle les a façonnés. Pour beaucoup, PIE aura été un point de départ, un repère* ». Laurent est fier de cette convivialité. « *C'est une vraie association. Il y a les anciens, les salariés, le conseil d'administration (qui assure un vrai rôle de conseil). Personne n'est vraiment indispensable, mais chacun tient (ou a tenu) sa place. Quand quelqu'un entre à PIE, on essaie de faire en sorte qu'il ait sa place ; c'est mieux pour chacun, et moi ça me soulage. C'est par là que passe l'équilibre* ». Pensif, il conclut : « *Trop longtemps j'ai voulu tout contrôler* ». Et Pascal d'ajouter : « *Les gens qui ont travaillé à PIE ont été globalement plutôt heureux de le faire* ». Autre sujet de fierté.

Laurent et Pascal : chacun est un chêne, chacun est un roseau. L'un résiste quand l'autre est prêt à plier, l'un plie quand l'autre s'apprête à rompre. Ils ont souvent fonctionné comme cela, ils ont su jouer de cette double dualité pour convaincre les sceptiques, pour rassurer les parents, pour se faire entendre des partenaires. Laurent parle de la force de leur binôme, chacun s'appuie et se rassure auprès de l'autre.

L'un est plus volontaire, l'autre est plus fataliste. Pascal dit ne pas avoir eu souvent prise sur les événements. « *Ce sont plutôt eux qui m'ont pris, moi je passais par là* ». Il pense à PIE mais aussi à "Caram'lait", sa première entreprise. « *Je me pose toujours plein de questions. Laurent, lui, a des idées plus arrêtées. Il va plus droit* ». Puis, comme s'il craignait qu'on se fasse une fausse idée de lui : « *Mais les opportunités, j'ai l'impression de savoir les*

Pascal à propos de Laurent : « *Ce qu'il a, avant tout, c'est une capacité incroyable à rencontrer les autres, à aller vers eux* ».

PASCAL BLOX en 9 dates

Juillet 1956 Naissance à Saint-Mandé (94)

1971 École de commerce de Paris

1976 I.U.T. de Sceaux : Pascal croise la route de Laurent

1978 Création de Caram'lait (société qui commercialise le Milquidou). Rencontre Annie Dumaine

1981 Création de PIE

1984 PIE prend ses quartiers rue du Bac

1986 Naissance de Thomas

1989 Création de Calvin-Thomas

1992 Naissance de Marion

saisir » Il revient sur Laurent : il le voit sûr de lui. « Parfois j'ai l'impression qu'il a un chemin pré-défini dans sa tête. Il peut faire abstraction de plein de choses. » Pascal, aurait-il peur de n'être pas assez entendu ? Laurent, la veille, a pourtant dit : « Pascal analyse. Et son analyse est toujours intéressante. Je l'ai toujours écouté ; je tiens toujours compte de son avis. Je sais qu'il est lucide. » Et dans la série compliment, il poursuit : « Et puis, je vous assure qu'il vaut mieux partager une galère avec Pascal qu'avec des tas d'autres types. Si j'ai mis du temps à comprendre que c'était un anxieux, c'est que dans les situations de crise il ne panique jamais. C'est un bonheur que de l'avoir à ses côtés dans les moments difficiles. C'est quelqu'un de très solide... Moi tout seul, combien de fois, je serais parti en vrille. »

Laurent parle encore de compétence et de pragmatisme. Mais on sent que ce n'est pas, pour lui, le plus important. Il revient donc à l'essentiel : « En réalité, il gagne vraiment à être connu », et finalement conclut : « Mais moi je n'ai pas eu ce problème, puisque je l'ai connu tout de suite. »

Pascal pose sa fourchette, il réfléchit à la meilleure façon de dire ce qui est déjà clairement établi dans sa tête. Il lâche d'abord les mots « sympa » et « toujours positif », puis se lance. « Non, Laurent ce qu'il a avant toute chose, c'est une capacité incroyable à rencontrer les autres, à aller vers eux... Tout chez lui est basé sur la relation. Il a du charisme : c'est là qu'est sa force. » Puis il lance, un peu comme un conseil : « Tant qu'il s'appuie là-dessus, il n'a aucun souci à se faire. »

L'autre le sait bien, qui plus tôt déclarait : « La qualité de mes relations passe avant tout. En tout cas avant l'économique. Je dis souvent à mes enfants : "Le plus important dans la vie ce sont les rencontres que vous faites. Le reste ne compte pas." Je prends mon exemple : j'ai fait trois ans de fac. Et bien, au bout du compte, j'ai bien plus appris en rencontrant Pascal (ça prend deux secondes), qu'en suivant ces trois années de cours. »

1976 : « C'était à l'I.U.T. de Sceaux. C'était le premier jour. On regardait les emplois du temps. C'était mal foutu, j'ai râlé ; et Laurent est venu vers moi. Il m'a parlé. » Pourquoi ? « Je n'en ai aucune idée, dit Laurent. On s'est tout de suite entendus. Voilà. Après on était tout le temps ensemble : on déconnaît. » Pascal précise : « On avait en commun le fait de s'emmerder dans cette école ; on était critiques, un peu sarcastiques. Il y avait aussi les filles. »

Laurent aimerait bien trouver une explication rationnelle : « On ne se ressemble pourtant pas ? » Un peu dépité, il ajoute : « ça doit être l'état d'esprit ; je ne vois que ça. » Mais il ne semble pas convaincu par son explication. L'amitié est une chose assez simple ; trop sans doute pour bien en parler. La discussion dure. Le dialogue se poursuit, toujours à distance. Parfois les propos s'entremêlent et se mélangent. On dirait une seule interview qui se dédouble. Le mimétisme fait son œuvre. Parfois il y a divergence. Alors on rebondit. Au fait. Comment en sont-ils arrivés là ? Gamin, Pascal rêvait de travailler dans le métro. « Je me voyais

appuyer sur les boutons, ouvrir et fermer les portes. Après, j'ai voulu être motard. » Pourquoi ? « Je me suis longtemps demandé, répond l'intéressé : réguler la circulation, contrôler, faire entrer, faire sortir... » Il s'interroge encore : « Un besoin d'autorité, peut-être ? »

Laurent ne se souvient pas très bien de ce qu'il voulait faire. A-t-il même rêvé de quelque chose ? De toute façon, il n'aime pas trop les souvenirs, il ne remonte jamais trop loin.

« En 70, j'ai fait une école de dessin dit Pascal. J'ai cru que j'étais un artiste. Mon

bizarrement. Là-bas il se construit. Au retour il fait beaucoup de sport, de l'athlétisme. En 77, il devient champion de France universitaire de 4 x 100 m. Encore une histoire d'équipe !

En 76, ils se rencontrent. Deux caractères opposés, qui se trouvent, qui se marrent et qui se lancent à l'aventure : il y a du "Amicalement vôtre" dans leur tandem. Si vous leur demandez lequel est Wilde et lequel est Sinclair, ils vous répondent tous les deux : « Je suis plutôt Dany Wilde, non ? » « Brett Sinclair est un peu trop classe pour nous, dit Pascal. »

sage est parfois celui qui rêve de grandeur et de démesure.

Que deviendra PIE dans vingt ans ? « C'est impossible de prévoir », prophétise Laurent. Si en 81 on nous avait dit qu'on en serait là, on ne l'aurait pas cru. L'un et l'autre ont conscience de la fragilité de l'entreprise. « On peut toujours se planter. Une ou deux années très difficiles et on ne peut pas repartir ! » C'est Pascal, qui parle. Bien sûr ! Mais Laurent, sur ce point, est prêt à le rejoindre. Leur plus grande inquiétude tient au marché américain, « un marché qui se tasse doucement. Il faut

devancer. » On comprend alors pourquoi, en 89, Pascal et Laurent créent Calvin-Thomas. « Il fallait se diversifier... » Et pourquoi ils ont donné à cette structure le prénom de leurs enfants ! S'ils reconnaissent que « Calvin-Thomas est un peu le fils ou la fille de PIE », ils sont persuadés d'avoir choisi le nom de cette nouvelle boîte par hasard. On essaie de les convaincre du contraire, mais ils ne veulent rien savoir. On revient sur l'avenir de l'association : « À mon avis, PIE va vieillir en restant PIE, trouver son rythme de croisière, ne pas faire de vague. » Pascal insiste en filant la métaphore. « Jusqu'à présent Calvin-Thomas avait besoin de PIE. Mais PIE va devenir une vieille personne et il faudra bien que quelqu'un s'en occupe. Calvin-Thomas sera là. Il y aura passage de relais, cela se fera naturellement. »

Et si demain PIE et Calvin-Thomas s'arrêtaient, eux, que deviendraient-ils ? Ils réfléchissent. Je ferais tout à fait autre chose, dit Laurent. Je crois que je dirigerais un club de sport. Le côté voyage, les jeunes, l'ambiance, le "Team"... Ça me plairait assez. Sans même s'en rendre compte, le voilà qui bâtit un nouveau PIE. Pascal remonterait bien autre chose, mais quoi ? « Ça dépendrait de ce qui se présente. Je m'associerais à quelqu'un. » À deux, c'est tellement plus facile.

Ni l'un ni l'autre n'envisagent de travailler dans une boîte qui ne soit pas la leur. « De toute façon, personne ne voudrait de nous. » « Et puis quand je réfléchis, dit Laurent, je réalise que, jusqu'à aujourd'hui, toutes mes fiches de paie, c'est Pascal qui me les a faites. Et d'ailleurs il a dû faire toutes les siennes aussi. » Pascal confirme.

Pour finir, on glisse sur le terrain personnel. Laurent voudrait parler des cassures, de ces autres moments qui changent la vie, mais il dit : « Non ce n'est pas le sujet. On est là pour parler de PIE. » Il évoque tout de même sa fracture du genou : « C'était l'an dernier, pendant que je promenais mon chien. » Et de penser aussitôt au genou de Pascal. « Moi c'était il y a longtemps ; un accident de moto. » Laurent c'était le genou gauche. Et Pascal ? Le gauche également. Pourtant, et à n'en pas douter, les deux ont toujours fait la paire. ●



Laurent à propos de Pascal : "C'est quelqu'un de très solide... Moi tout seul, combien de fois je serais parti en vrille !"

Texte et photo : X.B.

LAURENT BACHELOT en 9 dates

04/08/1956
Naissance à Bizerte (Tunisie)

1974
Un an, en "high school" aux USA

1976
I.U.T. de Sceaux : Laurent croise la route de Pascal

1981
Création de PIE

1986
Part travailler un an aux USA. Rencontre Susie Nowakowski. Début du partenariat avec ASSE

1988
Naissance de Calvin

1989
Création de Calvin-Thomas

1990
Naissance d'Hector

1998
Laurent s'installe à Eyguières. PIE s'installe à Aix (13)

CONNECTION (RE)NAISSANCE D'UN CLUB DES ANCIENS PARTICIPANTS

We want you. As we go by - We remember - All the times we had together - And as our lives change - From whatever - We will still be - Friends forever - (Vitamine C, Graduation song de l'an 2000)

Ces paroles, titillent-elles certains d'entre vous ? Alors, vous êtes fait pour nous rejoindre. N'oubliez pas que le 1er, 2e, 3e, voire 12e anniversaire de votre retour, arrive à grands pas. Rassurez-vous : nous serons là pour vous offrir une épaule compréhensive sur laquelle pleurer.

Le club des Anciens, alias "PIE CONNECTION" est né. Qu'est-ce ? Qu'est-ce ? Qu'est-ce ?

Ce club, comme son nom l'indique, est créé par les anciens, pour les anciens.

Il vous est donc destiné... Que vous soyez "anciens anciens", "nouveaux anciens", ou "futurs anciens". À chacun ses motivations et ses raisons d'adhérer. Nous avons tous connu l'expérience PIE, chacun avec nos idées et nos sensibilités, et nous sommes à même de témoigner de sa richesse. Ainsi, nous éveillerons chez d'autres jeunes l'envie de partir. Nous les aiderons à oser y aller (car ce n'est pas toujours évident !). Nous les accompagnerons dans leur prise de décision, nous leur donnerons les moyens de construire et de réaliser leurs propres rêves.

Cette jeune association deviendra ce que nous voudrions en faire : échanges permanents, convivialité. Nous nous réunirons régulièrement. Vous avez des idées originales à nous soumettre, des envies folles, des suggestions...

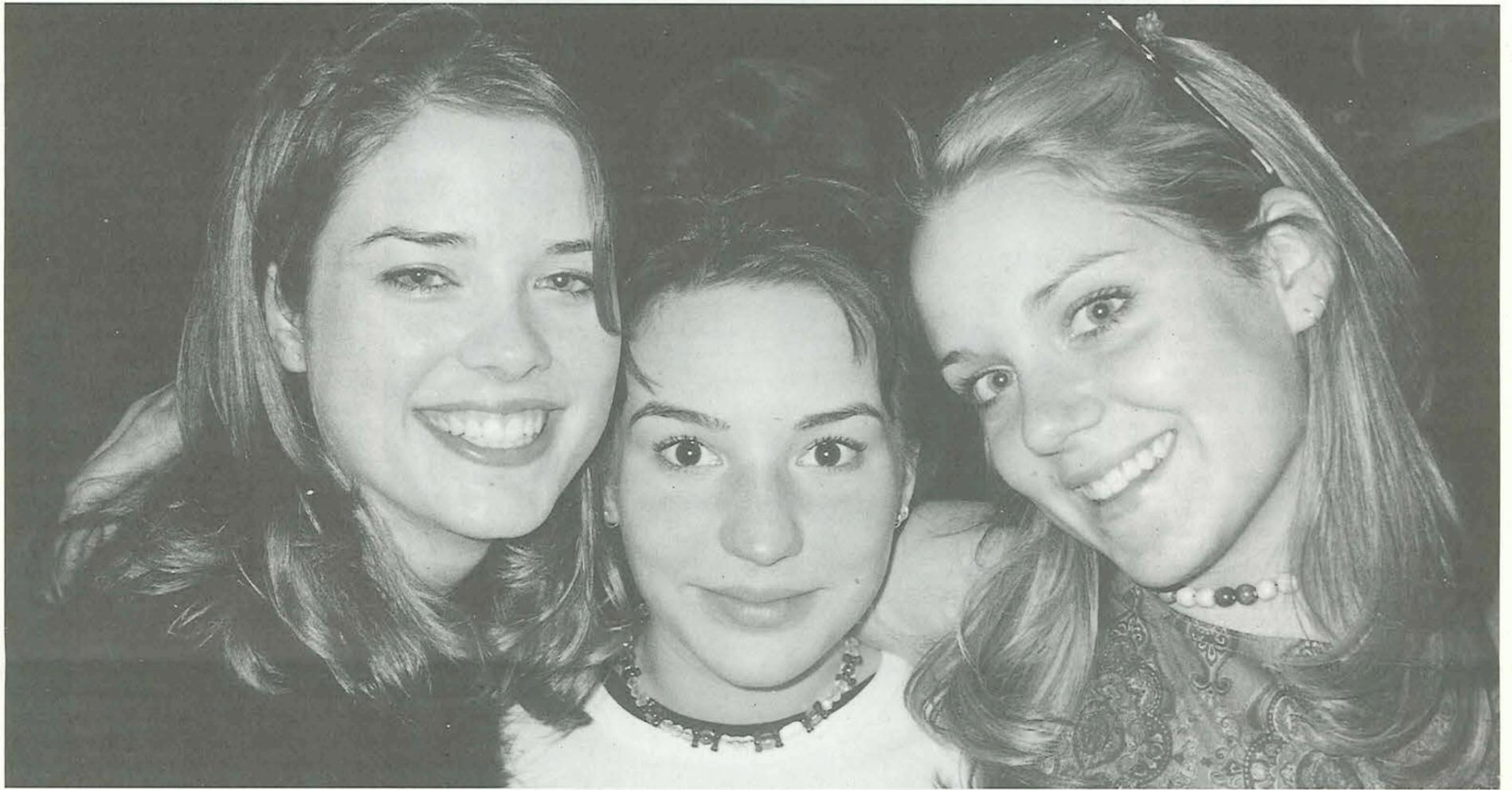
Tout ou presque sera pris en compte ! Peut-être avez-vous envie de nous rejoindre ? Bises. Adeline (USA - prom' 2000)

N'hésitez pas à nous contacter au bureau de PIE à Paris au : 01 55 78 29 90 ou par internet à : courrier@piefrance.com

L'ANNÉE À L'ÉTRANGER COURRIER DES PARTICIPANTS ET DES PARENTS

LETTRES D'ICI ET D'AILLEURS

Vingt ans d'impressions



LA MÉMOIRE DE TOUS

En 20 ans, "Trois quatorze" a reçu plus de mille lettres et en a publié (en tout ou en partie) près de cinq cents. Que de témoignages, que d'impressions ! Comment rendre compte de toute cette richesse, sinon en sélectionnant, de façon drastique, les extraits qui nous semblaient les plus parlants. Mais... Que de phrases oubliées, que de paroles effacées, que de pensées laissées sur le bord de la route ! Puissent les messages retranscrits ici rendre compte, à leur façon, de la mémoire de tous.

ZOOM AVANT

Première image, par le hublot de l'avion : de grandes taches où se reflètent le ciel et la terre des territoires inhabités, partout le grand calme. Seconde image : l'excitation de l'aéroport de Détroit - Beaucoup de gens qui se bousculent et qui parlent fort, très fort. Des gens qui exagèrent tout, le maquillage, les rires, le bruit, la taille des voitures... Comme s'ils voulaient devenir aussi majestueux et remarquables (au sens premier du terme) que leurs paysages. Troisième image : Le nouveau logis (je suis à la fenêtre, envahi de fatigue et, par ma fenêtre j'aperçois dans toute sa plénitude une forêt de séquoias). Quatrième image : un embouteillage dans la banlieue de San Francisco, avec en arrière fond la musique des Pink Floyd qui vient s'ajouter au fog ambiant et augmenter l'aspect planant de l'environnement. Dernière image (à ce jour), un parc où, une bouteille de jus de cerise à la main, je participe à un meeting de ciné-club.

Arno, San Francisco, Californie

MAD MARIE

C'est samedi que tout a commencé. D'abord du brouillard, simplement du brouillard, puis la neige, puis, plus rien : plus de lumière, plus d'eau, plus de téléphone, plus de chauffage, plus de télé (et ça croyez moi, c'est synonyme de panique aux USA). La neige tombait, tombait, tombait ; 50 cms en 4 heures (de la fenêtre, c'était magnifique) ; impossibilité totale de circuler ; 3 jours, coupés de la civilisation. Opération survie déclenchée ! Alors on a sorti la voiture d'usage (celle qui n'a plus rien à perdre côté carrosserie) et on s'est préparé pour faire un kilomètre en 1/2 heure. Pendant deux jours, on s'est tous tassés dans une pièce, près de la cheminée, on a parlé, on s'est rapprochés, on a passé des soirées mémorables. Et puis, deux jours plus tard, ce fut l'éblouissement : le soleil a fait son apparition, la neige a

2001 : Elisabeth et ses copines américaines

LETTRE A CEUX
OU CELLES QUI
NE VOULAIENT
PAS QUE JE PARTE

MAMAN

Si je fais ce voyage, ce n'est pas parce que vous me faites chier. J'étais dans l'impasse à l'école. Et puis, je ne pars pas pour la vie. Je pars pour un an !
Odyssee

CHER AMI

Tu me parlais du coût de ce séjour. Tu trouvais ça cher ! Et pendant que tu dépensais doucement ton argent dans l'essence de la mobylette, moi j'économisais doucement afin de m'offrir ce voyage.
Anonyme

CHERS TOUS

Je pars pour améliorer mes rapports avec le monde, je pars pour améliorer le monde.
Anonyme

ralenti, le thermomètre est remonté. Mission de survie terminée : la civilisation renaissait. Retour de l'électricité, de l'eau, des routes et... le fin des fins : retour de la télévision. L'Amérique aurait-elle survécu plus longtemps sans les matchs de foot et les sorties au Burger ?

Marie, Bolton, Connecticut

CLICHE

L'Amérique coule sous mes pieds : Missouri, Kansas, New Mexico, Arizona... Immenses plaines, Rocheuses, désert de cailloux et de sable. Le hublot est un écran ; il me déroule un film magnifique. Je comprends, tout à coup que l'Amérique est vide, pas encore explorée. Depuis mon arrivée dans ce pays, tous mes clichés explosent. Je vais de surprises en surprises. Et ce vol à 15000 pieds finit de détruire l'image stéréotypée que j'avais. Ce pays est superbe et grandiose. Les nuages m'enveloppent ; j'atterris ; voilà Los Angeles. C'est l'an 2100. Je rêve.

Melina, Knoxville, Iowa

PERPLEXE

Si je m'étais préparé à l'extrême puritanisme, au racisme et aux autres « abominations américaines », je n'étais pas préparé à résister à tout. Et le moment est arrivé où j'ai hurlé. Car comment se retenir, lorsque vous entendez des réflexions telles que : « Expulsons les Mexicains et les chômeurs ! », « Ces gens coûtent trop chers à la société », « Supprimons les aides sociales aux immigrés », « Tuons, dans les trois jours, tous les condamnés à mort afin de faire faire des économies à la société », « Coupons-nous des autres pays et pratiquons une vraie autarcie ». En cinq mois d'Amérique, j'ai tout entendu, côtoyé des monuments de bêtise, qui m'ont laissé perplexe et parfois bouche bée. J'ai découvert que la plupart des Américains (des jeunes américains du moins) sont totalement à côté de la plaque ; et, comme je me suis rendu compte qu'il était difficile, voir impossible, de raisonner avec un mur, j'ai appris à rester humble et j'ai acquis un certain self-control. Ces enseignements me seront sûrement profitables en France. Sachez cependant que malgré tout, je me trouve plutôt satisfait et heureux.

Joris, Onekama, Michigan

UN «TROU» GIGANTESQUE

Mon paysage ressemble à la fois au centre de la France (en plus plat), un peu à la Champagne, (par endroits), avec un côté Alpes (dans la partie nord). En même temps, ça ne ressemble à rien de tout ça. En tout cas c'est plutôt plat... Et avec des vaches. Dans ce paysage, chaque chose prise séparément a apparemment la même taille qu'en France. Il

n'y a aucun indice qui vous dise que c'est plus grand. Et pourtant c'est plus grand, dix fois plus grand. Je sais pas comment ? Les villes paraissent gigantesques, et pourtant elles ne font que 10000 habitants (moins que Carpentras !). Mais, ici, on ne sait pas où la ville commence et où elle finit. Comme il n'y a pas de centre, il n'y a pas de banlieue ; alors tout s'étend ; ça ne finit jamais.

Le paradoxe c'est que les villes sont des trous, des trous perdus, et que dans le même temps elles sont grandes. Cela semble absurde, je vous l'accorde. Moi, je n'arrive pas à l'expliquer. Mais c'est comme ça l'Oklahoma !

Agnès, Tablequah, Oklahoma

TERRE DES HOMMES

Quand je suis partie, j'avais l'impression d'être en pèlerinage, porteuse, comme tous les autres participants, de paix et d'espoir. Je me dis que grâce à ce type d'échanges toutes les nations et toutes les races pourraient se mettre à s'aimer. Car, au fond de nos âmes, le désir qui nous mène est celui du partage. La Martiniquaise d'Alaska vous envoie une corbeille de biscuits... gelés.

Mely, Alaska

INTROSPECTION

Tout est si différent (tous, nous sommes si différents les uns des autres) qu'on ne peut même pas se permettre de juger. Moi-même aujourd'hui je me sens bien différente de ce que j'étais avant de venir ! Et pourtant, en apparence, je suis toujours la même. J'apprends à me connaître. J'apprends à apprendre, j'apprends à regarder. J'ai découvert en moi une vraie envie de voir et d'apprécier réellement ce qui se passe autour de moi. Du coup, je me sens autre... Après toutes ces années passées en France, à croiser toujours les mêmes lieux, les mêmes visages (auxquels, à force, je n'accordais plus aucune attention ni aucun sens) je crois que je ne voyais plus rien ! Aujourd'hui quelque chose a changé en moi, et ce quelque chose a changé avant même mon arrivée. J'ai eu de vrais moments de solitude, de spleen. Il m'a fallu apprendre à contrôler, à analyser. Et, maintenant, quand je sens que des périodes dures remontent et reviennent, je m'efforce de pénétrer dans mes pensées les plus profondes et j'essaie de comprendre. C'est un peu ça se connaître. C'est un peu cela qui a changé. Chaque jour, je dois me battre avec ma timidité, avec des situations nouvelles ou inattendues et me confronter à des gens qui ne parlent pas la même langue que moi. Chaque jour est surprenant. Car la culture des autres, même si on a l'impression de s'y faire assez vite, on n'a jamais vraiment fini de s'y habituer. J'avance de nouveauté en nouveauté, de surprise en surprise.

sions

Un rien, ici, contribue à me rendre heureuse : un sourire, une parole échangée dans la rue, une phrase comprise dans un livre, le fait de réussir un devoir, ou de marcher avec ma soeur allemande, pieds nus, sous la pluie. Le temps passe lentement et vite à la fois. J'ai déjà fait tant de choses et il m'en reste tant à faire. Je crois que quand on a peur de ne plus se réveiller, il vaut mieux ne pas aller se coucher.
Alex, Numbrecht.

AU PAYS DES AUTRUCHES

C'est aussi plat que promis et c'est magnifique ; il n'y a pas d'immeubles, pas de panneaux publicitaires, pas de bruits de voitures, rien ; rien que le silence, la campagne, les champs, les routes longues et droites. S'il y a une ville, elle se résume à quelques cafés, quelques boutiques, une station essence. Les écoles ne sont pas grandes, mais elles ne sont pas mal du tout. On les appelle des "High schools". Voilà. C'est le Canada. Ou moins, le Canada où j'habite. Ma famille a un élevage d'autruches. A vrai dire, je n'en avais jamais vues autant de ces bêtes. Elles sont excellentes. Il y a deux ou trois jours, j'en ai vu une naître. On a du mal à imaginer qu'une chose si petite puisse devenir si grosse. Ils ont également une chèvre, Jasmine, qui attend deux petits. Je m'entends bien avec cette famille. Ils rient beaucoup. Ma mère canadienne veut absolument que je me trouve un petit ami. Elle me demande régulièrement si j'ai vu quelqu'un susceptible de me plaire et combien de garçons m'ont regardée durant la journée. Si je lui réponds : « Aucun », alors elle fait une grimace et dit : « Ils sont stupides. »
Géraldine, Raymore, Saskatchewan.

DATING

Ici, tout le monde sort avec quelqu'un. C'est comme ça. Et quand je dis tout le monde, c'est tout le monde : gros moches, petits et boutonneux. Pas de discrimination : le " dating " c'est un rite. C'est même décevant, car, quand vous pensez avoir une touche avec Steve ou Chuck vous avez toutes les chances de le croiser dans les bras de la super Kim ou de la belle Melissa. Je ne vous parlerai pas du dating ordinaire (ambiance plutôt vieux jeu tendance romantique) mais des « dates » parallèles. Parmi les plus fous j'ai retenu le « double date ». C'est une sortie à quatre. Pas terrible-terrible du point de vue intimité. Le romantisme ne colle pas vraiment avec le chiffre quatre. Le « blind date » (rendez-vous aveugle) est intéressant aussi. L'idée est simple : vous découvrez votre partenaire au dernier moment. J'ai testé sur Robert Redford ou sur une perle intellectuelle. Sachez pour finir que le « dating » aux US, c'est comme le football et comme le ketchup, c'est là, c'est comme ça, ça fait partie de la vie, c'est la vie.
Sylvia, Montana.

BACK TO THE ROOTS

Ici je suis amené à beaucoup philosopher ! Parfois, l'isolement, c'est pas très marrant, alors je bois de l'« Evian ». Quand ça ne va vraiment pas, mon régime c'est : « Perrier », "Double crème" et Goldman à fond dans ma chambre. Après ça repart.
Anonyme.

EASLANGUE

Je commence à rouler à une bonne vitesse sur l'autoroute de l'anglais. J'ai passé le péage, mais qu'est-ce qu'il est cher : 10 mois de patience et de prise de tête (c'est le tarif moyen pour les voyageurs transatlantiques...)
Pascal, Winnipeg, Manitoba.

MOI EST UNE AUTRE

Je suis toujours en vie. Et la vie est même plutôt cool pour moi. Ici le vrai truc magique ce ne sont pas les filles qui se tartinent de crèmes en plein cours, ni la liste interminable des différentes sortes de hamburgers dans les "fast-food", ni même de boire du coca pendant le cours de maths. Non, il y a plus étonnant. Et le plus étonnant c'est bien d'avoir la possibilité d'agir différemment sans être jugée. En France, j'étais la « petite intello » bien sage. Aux USA, je suis devenue la fille à la mini-jupe et aux cheveux arc-en-ciel. Et personne, ici, n'est là pour me dire : "Qu'est-ce que tu as ? T'as péti un bouillon ou quoi ?". S'éclater, prendre un autre point de vue, sans être jugée. Essayez le changement, vous verrez, ça déménage !
Astrid, Scotville, Virginie.

SPORT

Le sport, c'est du sérieux, de l'intensif. On rigole pas avec ça : c'est l'essentiel, ça orchestre la vie, c'est la vie. Le football, c'est le sport qui dépasse les sports. Là il y a tout : les rivaux, les héros, les « cheerleaders », les « pep rallys », le « band », les pompons, la mascotte, les ballons, le public en transe, le directeur qui fait un discours, le concert, les applaudissements, les élèves chauffés à blanc, les hurlements quand on gagne, la déprime quand on perd.

JEALOUSY

Je vis dans une famille indienne. J'ai donc passé un Noël très indien. Il y avait toute la famille - au sens large - avec les 15 cousins et cousines du côté de la mère. Pour les enfants j'étais vraiment nouvelle. Ils ont été si gentils et si chaleureux. J'étais vraiment leur vedette. Mais Taylor, ma petite « soeur », m'a vraiment fait une crise de jalousie. C'était très dur. Elle s'est mise à pleurer, à crier qu'elle ne m'aimait plus, à me demander de retourner chez moi. Elle a vraiment été épouvantable et blessante. C'était d'autant plus difficile à vivre que Taylor est la personne que j'aime le plus ici, et que c'est pour elle qu'on a choisi de m'accueillir. Heureusement, une fois que je suis retournée à Eaton, j'ai repris mes occupations et Taylor est redevenue la petite fille adorable qu'elle était. En cinq mois, j'aurai affronté bien des choses : le pays tout plat, la barrière de la langue, les rires au théâtre, les peines aux entraînements de basket, le blues, les remises en question, les petits conflits en famille, la jalousie !... Il faut vivre tout ça.
Mélanie, Eaton, Saskatchewan.

BIG SKY

Au Montana, même le ciel est grand. « Big sky », dans lequel se dessinent les saisons ; on passe de -20°F à + 50°F en quelques heures ; il fait froid et sec, puis les nuages sont de retour, et avec eux le vent. C'est la vraie nature. Aujourd'hui, c'est « First Night Missoula ». On va passer la soirée dehors, à regarder les gens danser, chanter, mimer, jouer de la musique, faire du théâtre, réciter des poèmes... A l'école, mes relations sont nouvelles et surprenantes. Elles sortent, en tout cas, de l'ordinaire. Et moi, pour la première fois de ma vie, je considère l'école comme autre chose qu'une corvée !
Julie, Missoula, Montana.

MILKSHAKE

Prenez quelques dizaines de français : des blancs, des rouges, des jaunes des noirs. Ajoutez un peu de stress, beaucoup d'angoisse, énormément d'enthousiasme et de motivation. Mélangez le tout durant deux jours, puis laissez mijoter 8 bonnes heures dans un avion, avec des escales et des transferts. Posez le tout quelques semaines (sans rien chercher à comprendre) histoire que ça décanse et laissez, ensuite, l'ensemble s'ouvrir sur l'extérieur et profiter de l'étranger (une bonne dizaine de mois minimum). Pimentez d'un zeste d'émotion, de quelques larmes de joie ou de peine, et de beaucoup de communication... Vous obtiendrez des jeunes plus heureux et plus épanouis. Goutez-zy, vous verrez, c'est délicieux.
Karine, Lockport, New York.

MENSONGE

Tout ce qu'on m'a raconté en France est faux. Tous les Américains ne sont pas les mêmes. Il sont même très différents les uns des autres.
Christophe, New York.

POIDS ET « POUNDS »

J'ai pris beaucoup de poids, mais c'est pas grave. De toute façon, je trouve que les « pounds » sonnent plus légers que les kilos.
Isabelle, Wisconsin.

TITRE

Ici, tout le monde il est gros, tout le monde il est gentil.
Jean-Lionel, Californie.

LUCKY LUKE

Je suis tombé dans une région incroyable. C'est loin, c'est ailleurs. Ce ne sont que de grands espaces. Je porte un chapeau de cow-boy, des bottes de cow-boy. Je me surprends même parfois à parler anglais à mon cheval !
Xavier, Laird, Saskatchewan.

BE CAREFUL

Il y a quelques jours, on a failli avoir un accident de voiture. Trois « deers » ont soudain traversé la route. C'est fréquent, ici. Le principal de l'école a heurté deux chevaux lundi et un cerf mercredi.
Sonja, Michigan.

T.V. SHOW

Si seulement le monde entier pouvait s'éclater autant que moi. Il y a un an, je lisais le journal. Maintenant on me lit. Je me sens comme en scène d'une lourde charge. On me voit parler du stage à Paris : deux jours d'excitation, de rires, de rencontres, de fun. Et puis le départ ! A partir de

CHERE MADAME DU SCHNOCK

Vous prétendez que les USA c'est "nul", que c'est "gros", "grossier", que les ricains ont une "sale mentalité", une "sale culture", un "sale pays"... Mais j'y vais. Tant pis si je prends 40 kilos tant pis si j'ai le mal du pays, tant pis si je trouve tout moche. J'apprendrai, je reviendrai fière, bilingue et prête pour faire le boulot que j'aime. Quant à vous, je vous invite à revenir sur vos positions. Sincèrement.
Julie.

CHERE GRAND-MERE

Quand tu as appris que je partais, tu m'as dit : "Quelle idée d'aller vivre un an chez ces tarés d'Américains". Je te pardonne.
Céline.

là c'est comme une grande série télévisée qui commence ; avec plein d'épisodes : la famille, l'école, les « school buses », les « pom-pom girls », les profs, les « coaches », les voyages. Un film haletant, dans lequel on ne s'ennuie pas. Dans certains épisodes, il y a de vrais conflits. Dans le dernier, par exemple, les enfants de la famille étaient hyper égoïstes, mais comme Kim, la mère, a été géniale, tout s'est bien fini. De toute façon, Kim est géniale dans tous les épisodes, un peu autoritaire certes, mais hyper généreuse et fine.
Marie-Caroline, Les's Summit, Missouri.

REALITY

Je vis dans un coin un peu paumé où la moyenne d'âge est élevée. Il n'y a pas d'enfant dans ma famille. Malgré tout ça, je ne regrette absolument pas d'être là. J'ai plein d'amis, je n'ai jamais été aussi contente d'aller à l'école. J'ai appris qu'il ne fallait jamais partir avec des idées toutes faites et que la vie ne ressemblait pas à un feuilleton tété.
Clémentine, Westminster, South Carolina.

COOL

En cours d'Arts nous regardons la télé en mangeant des pizzas ; en cours d'Harmonie nous portons des casquettes colorées (dont la couleur change chaque jour) ; la prof de maths fait son cours en mâchant un chewing-gum et en buvant son coca ; les élèves sont si heureux de se retrouver en cours qu'ils s'y précipitent aussitôt que l'heure est venue !... Non, décidément, rien à dire, c'est vraiment une année bien différente !
Félicité, Niagara Falls, New York.

SELF CONTROL

Ici, on suppose d'abord que vous êtes honnête. Ce matin en physique, le prof nous a demandé de noter notre propre travail.
Anne, New-York.

(publicité)

PHOSPHORE

www.phosphore.com

Mai 2001
N° 239
35 F (5,34 €)

DOSSIER
ISRAËL
PALESTINE
Décodage
d'un conflit
meurtrier

DEVENIR
PROF
De la maternelle
au supérieur
Toutes les
formations

Le fabuleux
destin d'Amélie
Poulain
Un film
événement

ENQUETE
CINEMA
QU'EST-CE
QUI FAIT COURIR
LES JEUNES ?

SUPPLEMENT
Comprendre
l'économie
mondiale
en 7 fiches

BAYARD
JEUNESSE

Phosphore c'est, chaque mois, un magazine
qui traite toute l'actualité des 15-25 ans.

RENDEZ-VOUS AVEC L'ACTUALITE
Vous êtes noyés dans la masse d'infos quotidiennes ? Phosphore prend le temps de revenir sur les événements marquants (société, économie, actualités internationales, sport, sciences...), avec des dossiers clairs, approfondis et agréables à lire.

UN TOUR D'HORIZON COMPLET DE (TOUT) CE QUI VOUS TOUCHE
Phosphore vous propose des rendez-vous passionnants avec le cinéma, la musique, le multimédia, les bouquins... Chaque mois, Phosphore réalise des enquêtes sur les grands sujets de société qui concernent de près les 15-25 ans (amour, Internet, tabac...), répond à vos questions personnelles et vous donne la parole (témoignages, débats, courrier). Enfin, une multitude de pages pratiques vous apportent de précieuses infos sur vos droits, votre santé, des bons plans pour partir, trouver un job...

TOUTES LES INFOS POUR REUSSIR SES ETUDES ET CHOISIR UN METIER

Phosphore, un magazine unique, complet et passionnant !

Trois quatorze - gratuit - n°34 - 10000 ex.
Photos : X.B.
Rédaction : Les participants aux programmes, X.B.
Remerciements particuliers à Andrée, Annie, Bénédicte et Zobra

L'ANNÉE À L'ÉTRANGER COURRIER DES PARTICIPANTS ET DES PARENTS - SUITE

LETTRES D'ICI ET D'AILLEURS

SI LOIN, SI PROCHE

Au théâtre de l'école, nous montons actuellement notre propre comédie musicale. Je n'en reviens pas des décors que nous réalisons. Mais j'adore ça. Pour le dernier acte, il y aura sur scène un vrai cheval. Je suis si heureuse d'être là. Vous vous souvenez de ma mère qui ne voulait pas me laisser partir. Elle craignait la distance. Nous n'avons jamais été aussi proches !

Chloé, Amberst, New-York

MON TÉMOIGNAGE

Je m'étais dit que je n'enverrais rien à Trois Quatorze, et puis je me suis souvenue qu'avant de partir j'avais lu et relu les lettres des participants pour me faire une petite idée de ce qui m'attendait et pour éviter de stresser à mort. Alors j'ai voulu moi aussi témoigner, parler de la tronche du fromage américain, du gros bus jaune, des « pom pom girls », des champs de maïs qui finissent à l'infini, des cours de « Government », des matchs de foot, de la synagogue, des couchers de soleil, des 98 chaînes de télévision, des 3 bagnoles de ma famille, et surtout de la Mercedes Benz, Benz, Benz, et du 4X4 plus haut qu'un camion (je me casse la gueule à chaque fois que j'en descends), des yaourts fluos (tu te demandes où ils ont mis le lait là-dedans), des A+ que je collectionne à l'école, des grosses - que dis-je ! - des énormes bicoques. Et de toutes ces contradictions américaines, qui après quelque temps me paraissent si banales.

Anne-Claire, Easton, Pennsylvania

FRENCHIE

Nous ne pouvons pas boire l'eau du robinet sans la filtrer. Nous avons un problème de chauffe-eau. La maison n'a pas l'électricité (on fonctionne donc avec générateur). Nous vivons environ à cinq kilomètres du reste de la ville, en compagnie de quatre autres familles. Mais qu'est-ce que c'est chouette ! (En fait on n'a pas besoin de trop de gadgets pour être heureux). Je me fais plein de copains et de copines (ma « french réputation »), ils veulent tous des photos de moi et ils me parlent que de « french kiss ». Ils veulent apprendre le français car c'est romantique. Bref, c'est drôle, intéressant, sympa, nickel, super. Merci papa, merci maman !

Nicolas, Kapaan, Hawaii

AU PAYS DE MICKEY MOUSE

Nous étions en cours d'anglais. Tout d'un coup une souris est entrée dans la classe. Alors, toutes les filles, y compris la prof, sont montées sur les chaises et sur les tables. Elles se sont mises à hurler et à gesticuler. C'était assez étonnant. On a passé le reste de l'heure à chercher la bête et à discuter de nos phobies.

MÉTAPHORE

C'est comme si j'étais sortie de mon enclos, pour aller voir le monde. Et je sais que quand je retrouverai mon enclos, je ne verrai plus les choses de la même façon.

Bon ! Je reconnais que, dans l'image de l'enclos, il y a l'idée de mouton qui n'est pas géniale, mais l'idée générale de dépaysement est tout de même là.

Morgane, Great falls, Montana

TROUT CREEK

Je vis dans un désert, il y a une maison tous les deux kilomètres. Je suis entourée de collines et d'herbes sèches. Ma « High school » ne compte que 33 élèves, 3 classes, 4 professeurs. Ici c'est le paradis. Il ne me manque que la baguette et les petites sauces préparées par ma maman. Mon anglais se perfectionne, jour après jour. En fait j'en apprends plus ici en 5 minutes qu'en 5 mois de cours en France.

Katia, Trout Creek, Oklahoma

TRIBUNE

Ici, les profs sont là pour aider les élèves par n'importe quel moyen. En France, on leur demande de faire leur boulot, un point c'est tout, et tant pis si les élèves coulent. J'exagère, mais c'est un peu ça. C'est pas en France qu'on verrait un prof donner son numéro de téléphone en disant : « si ça va pas chez toi, appelle ! ». Ici, il n'y a pas de murs entre profs et élèves ; le premier rang de tables n'est pas vide (c'est tout de même paradoxal de créer un vide entre celui qui transmet et celui qui reçoit). En France la peur des profs et la peur des élèves est le signe d'un manque d'écoute réciproque, d'un manque de respect. On devrait être attentif à ce signe. Le système américain est sûrement critiquable sur bien des points, mais sur la question du respect, je suis persuadée que le système français a tout à gagner à s'inspirer du système américain. On me critiquera sûrement pour écrire tout ça, mais je crois que beaucoup parlent du système américain sans le connaître.

Agnès, Tablequah, Oklahoma

UN TOUT PETIT GESTE

Avant Noël, j'étais très frustrée. Ma famille américaine recevait trois ou quatre cartes par jour, et moi, je n'en avais reçues qu'une en deux semaines. Pour combler le manque, ils m'ont envoyé une carte qu'ils ont été posté à un mile de la maison. Super touchant, non ?

Agnès, Pennsylvania

UNE BARRIÈRE QUI SAUTE

J'avais pris tellement de bonnes résolutions : avoir l'esprit ouvert, ne pas critiquer, aller vers les autres. Mais, une fois sur le terrain, ça a été difficile à appliquer, voir impossible : on est tellement différents d'eux.

Et puis, il y deux semaines, quelque chose d'extraordinaire m'est arrivé. J'ai compris que j'avais passé la frontière de la barrière culturelle. Je ne comparais plus, je ne critiquais plus, j'ai simplement réalisé que c'était impossible de le

1985. Bénédicte, au moment de son départ aux USA. Par la suite Béné deviendra correspondante, responsable des programmes, puis membre du conseil d'administration

MONSIEUR LE PROVISEUR

J'aurais pensé que vous étiez ouvert et que lorsque je vous annonçais mon départ pour une année scolaire aux États-Unis, vous seriez, sinon enthousiaste, du moins encourageant. Or, vous m'avez regardé bizarrement et m'avez parlé comme si je vous annonçais que je mettais fin à mes études.

Vous m'avez dit textuellement : "Qu'allez-vous foutre là-bas ?". Je vous ai exposé mes motivations. Vous êtes parti sans rien dire. J'attendais une petite réaction de votre part, un encouragement, un soutien... Rien. Mais tant pis.

De toute façon, me voilà dans l'avion, en route pour l'aventure.

Je profite de cette lettre pour saluer tous ceux (professeurs compris) qui m'ont soutenu et qui m'ont encouragé à m'engager dans cette aventure. Au demeurant un peu risquée.

Anonyme

CHER TOI QUI ES EN MOI

Chère conscience, cher côté rabat-joie et raisonnable qui es en moi ! Je suis au regret de te dire que je m'en vais, que je te quitte... Je t'ai écouté, je t'ai questionné des tas de fois. Mais, pour l'instant je ne veux plus t'entendre. Je veux partir. Ma décision est irrémédiable. D'ailleurs... je suis déjà partie.

Mélanie

MADAME LA DIRECTRICE

Vous déconseillez à vos futurs élèves de partir une année scolaire. Vous prétendez que là-bas on devient paresseux, que le niveau scolaire américain est très faible, que si les élèves reviennent légèrement plus forts en anglais, ils régressent dans tous les autres domaines et qu'ils oublient toutes leurs connaissances. Dès lors vous considérez que cette année perdue a forcément des conséquences néfastes sur le comportement des étudiants. Je suis partie pour vous démontrer le contraire. Un système différent n'est pas un système inadapté.

Carole



faire, incohérent, stupide. Et croyez-moi, cela m'a soulagée d'un grand poids. J'ai pigé que l'on était tous différents. Eux pour moi, moi pour eux... Eux pour eux, sans doute. Je me sens désormais comme chez moi et les 4 mois qui me restent vont être les meilleurs ; je vais les savourer. Je me sens de plus en plus proche de ma famille d'accueil. J'ai deux petits frères que j'adore.

Quitter Biggar sera difficile. Quand je serai rentrée en France, tout va me manquer, y compris ce que je ne pigeais pas, ou ce que je n'acceptais pas, à mon arrivée.

Elisabeth, Biggar, Saskatchewan

REVE D'AILLEURS - N°1 : ALCOOL

Je fais souvent ce rêve depuis mon arrivée. C'est peut-être un cauchemar. À chaque fois on a comploté contre moi pour me faire rentrer en France. Résultat, je me retrouve dans l'aéroport avec ma grosse valise. Je suis encerclée par un tas de monde. Ils me montrent tous du doigt et chuchotent très fort : « C'est elle, c'est celle qui a bu une bière. »

Djamila, Texas

REVE D'AILLEURS - N°2 : DEUX EN UN

J'étais dans une très grande maison, convié à une « party ». Cette maison avait de grandes baies vitrées et je courais à l'intérieur de cette grande maison que je n'arrive pas à décrire. Puis nous sommes sortis et j'ai rencontré mon prof d'« History ». Il m'a interpellé comme d'habitude : « Eh Stéphane, my friend. » Et puis il s'est mis à parler comme Mitterand. Allez savoir pourquoi ! Mais il avait exactement la même voix, la même intonation. Sauf qu'il parlait anglais. C'était Mitterand, mais c'était mon prof également.

Stéphane, Indiana

REVE D'AILLEURS - N°3 : LA CUILLÈRE

Je suis en train de prendre mon petit déjeuner, et soudain je trouve mon frère américain dans ma petite cuillère. Et alors je décide d'envoyer ce minuscule petit Américain dans les airs. Et lui, il se cramponne à la petite cuillère de toutes ses forces. Je ne sais pas où il a atterri !

Britta, Oregon

REVE D'AILLEURS - N°4 : AUSSI SEC

Je crois que je vis consciemment, le jour, aux USA, et inconsciemment, la nuit, en France. Mon dernier rêve se passait dans la cour de mon collège en France (où j'ai été de la 6e à la 3e). J'étais avec une amie, ma meilleure copine

quand j'étais petite. On avait décidé de faire un truc spécial, quelque chose de plutôt défendu. Mais quelqu'un nous a surpris, alors ma copine l'a tué aussi sec. On a fui ; on a été rattrapées. On nous a injecté quelque chose. Mais j'ai réussi à nouveau à m'échapper. La police me recherchait pour le meurtre. Je courais toujours quand quelqu'un m'a arrêtée en criant : « Elle passe sans même dire bonjour ». J'ai donné une excuse bidon et j'ai repris ma course.

Cécile, Floride

REVE D'AILLEURS - N°5 : RIEN D'INTÉRESSANT

Je n'ai aucun rêve intéressant, sinon un ou deux, un peu dingues. Un jour je me suis engueulée avec ma sœur américaine. J'ai rêvé qu'elle se transformait en potiron. Je la découpais en morceaux et j'en faisais un « pumpkin pie ». Je vous jure que c'est vrai. Dans un de mes cauchemars, je me suis fait lyncher par des « Cheerleaders ». Dans un autre ma « host mom » m'annonçait qu'elle ne voulait plus de moi. Sinon, j'ai fait un rêve incompréhensible. Les USA déclaraient la guerre à la Chine. Moi, j'étais du côté des « Marines ». On capturait des prisonniers et on les poussait dans un ravin rempli d'eau. L'eau était très bleue, presque turquoise au départ, puis elle virait soudain au rouge sang, après avoir englouti les corps de nos victimes. Ne vous inquiétez pas, je suis équilibrée dans la journée. L'autre nuit, je marchais dans les bois en suivant le sentier qui mène jusqu'à ma maison. Il s'est mis à faire froid. Je n'avançais plus. Mes petites sœurs sont arrivées en criant : « You're lost, you're lost ». Je me suis élancée derrière elles. Je n'ai jamais pu les rattraper. Sinon j'ai fait un rêve plus terre-à-terre. Andy (un mec plutôt mignon, mais totalement indifférent à mon charme - dans la réalité) tombait fou amoureux de moi et m'emmenait voir « Gone with the wind » au « drive'in ». Vous imaginez la suite ! Pas vraiment original.

Emmanuelle, Dakota

GENS D'AILLEURS - N°1 : FATHER MURPHY

J'ai rencontré un prêtre, Father Murphy, qui boit de la bière qui possède un bateau et qui fait du ski nautique. Il va à tous les matches de basket-ball et de football.

GENS D'AILLEURS - N°2 : NUIT ET JOUR

Ma déléguée, Thérèse, est « space ». J'ai passé deux jours chez elle, sa télé est allumée 24H/24.

PHILIPPE SAINT-MARTIN

PIE a eu la chance de compter Philippe Saint-Martin parmi les membres de son conseil d'administration. Philippe était trésorier de l'association depuis presque 20 ans. Son expérience professionnelle exceptionnelle, sa connaissance du milieu associatif et sa compétence sur de nombreux dossiers, ont aidé PIE à traverser les années avec sérénité. Philippe donnait des conseils judicieux, il participait à la réflexion commune sur les grandes orientations. Il savait apprécier la qualité et la précision du travail de Pascal, il était pour lui un soutien. Ses

interventions étaient précieuses et son avis était toujours respecté. Il y a quelques années, une jeune Française, aveugle, était partie une année aux USA : c'est Philippe qui avait su rendre cette expérience possible ; c'est grâce à Philippe qu'en 1998, nous avons pu nous installer dans nos bureaux d'Aix-en-Provence ; plus tard, c'est lui qui a guidé l'association sur le choix de son statut fiscal (il connaissait parfaitement ce dossier au niveau national) ; ces dernières semaines, Philippe, chargé de mission à la DASS, se renseignait sur les mesures qui touchaient l'obtention des visas pour les jeunes étrangers (il avait pris contact avec les responsables nationaux et participait avec d'autres membres de l'UNSE au règlement de ce problème)...

Philippe était un humaniste, il partageait les valeurs de PIE. Sa présence a marqué notre association.

Jeu 30 mars, j'ai eu Philippe au téléphone pour la dernière fois. Il souffrait beaucoup ; il est mort dans la nuit.

J'ai eu la chance de l'avoir à mes côtés pendant 20 ans.

Philippe avait un sens de l'amitié fort. Il en parlait très bien.

Je lui laisse donc la parole. *Laurent*

UN JOURNALISTE :

" Si jusqu'à ce jour, vous replaciez en perspective ce que vous avez vécu, qu'elle serait la pensée qui émergerait ? "

PHILIPPE

" La sincérité et la vérité des rapports humains sont apparentes lorsqu'elles sont mises à l'épreuve d'une crise. Ce peut être celle de la maladie, de l'infirmité. Mais il y en a d'autres... Qui plus est, et contrairement à une idée reçue, ce n'est pas une relation à sens unique qui irait du valide à la personne handicapée. Moi-même, avant de pénétrer dans le monde du handicap, j'avais une vie facile et des rapports superficiels avec les gens. Quand j'ai été atteint, j'ai découvert d'autant plus aisément que je pouvais me conduire différemment, que les autres étaient disponibles à des échanges vrais avec moi. En fait, j'ai rencontré très peu de gens hostiles ou désagréables, sinon par crainte ou par méconnaissance. Au contraire, j'ai bénéficié d'une somme inattendue de solidarités. Les gens ont tendance à croire que plus le handicap est grave, plus les relations sont difficiles. J'ai vécu l'inverse. Mes amis m'aiment profondément, pour moi, et dépassant les limites de mon handicap, ils m'ont incité à des aventures que les gens « raisonnables » ne croyaient pas possibles. Il s'est créé entre nous une connivence si forte qu'elle rend plus facile la compréhension et le partage des souffrances et des joies "

1999. Laurent et Philippe : lecture du journal, dans les Alpilles.

cet avion, je me sens perdue et seule. Tout se mélange : mon départ de France, il y a six mois (pour venir passer cette année aux USA), ce voyage d'une semaine, et mon futur départ (ou retour si vous préférez) vers la France. Je ne sais plus où j'en suis. Avant-goût du mois de juin ou souvenir du grand départ ? Dans quatre mois je quitterai Bolton High school pour toujours et la vie dans l'école continuera sans moi. Je couperai un fil et redeviendrai étrangère à toutes et à tous. Pourquoi ? Quel est le sens de tout ça ? Je suis nerveuse. Tous ces gens autour de moi, l'odeur de l'aéroport, les « au revoir » : ça sent le retour, ça sent le départ. Je repense au moment où j'ai quitté mes chers parents, mes chers amis, où j'ai laissé mon port d'attache, pour tenter l'inconnu. En août dernier, j'ai mis un pied dans la solitude. Et aujourd'hui je mets de la solitude dans ma solitude, de l'indépendance dans mon indépendance. C'est magique ce sentiment de ne plus compter que sur soi. C'est comme marcher sur les nuages. Je suis comme seule au monde, mais sûre et confiante. Ai-je grandi durant ces six mois ? Certainement, puisque j'ai tout affronté par moi-même : seule face à l'avenir, face au mystère, face à la différence, à l'inconnu. *Marie*

BILAN 3 : QUI ?

Une fois en France, qui me fera des tartines de « peanut butter » ? Où trouverai-je l'esprit du vendredi soir, son effervescence ? Qui se moquera de mon accent ? Qui m'aidera à coudre mon costume d'Halloween ? Qui ratissera le « Mall » avec moi, pour trouver ce vernis à ongle vert pomme (et non pas vert sapin) que j'aime tant ? Quelle radio me passera Gath Brooks et sa « country music » ? Qui ? Hein, franchement, dites-moi ? *Marion*

BILAN 4 : DEMAIN

C'est demain. Ça fait plus de huit mois que j'appréhende ce moment-là. Je vais devoir tout quitter et je ne veux pas repartir. Ma vie est trop belle. J'ai eu le coup de foudre pour tout : la Californie, ses plages, son climat, ses forêts ; pour Piedmont, son école, ses habitants, sa vue ; pour Jamie, sa maison, sa famille, son chien, ses passions. Combien j'ai aimé aller à la plage, regarder Jamie, Nat, Seth, Boggie et les autres surfer. Moi, j'ai essayé quelquefois, mais la peur des requins m'a toujours retenue. J'ai été si bien accueillie ! et partout... Parce que j'étais l'unique « Frenchi », parce que mon accent était si mignon. Je me suis créé des relations fortes et durables comme je n'en avais jamais créées auparavant. Tout est passé trop vite. J'appréhende le retour. En France, qui me donnera d'aussi bons conseils que Lisa ? Qui me consolera, me prendra dans ses bras, me fera rire, m'emmènera dans les plus beaux coins, comme le faisait mon petit ami, Jamie ? Et qui m'énervera comme ma sœur d'accueil, Hillary ? Voilà, mes yeux se sont ouverts, j'ai vu de nouveaux horizons. J'aperçois mieux le futur. Demain, j'achève la plus belle année de ma vie, je pense à mes parents et les remercie. *Clair*

BILAN 5 : FOR EVER

Chaque objet est un souvenir. En les posant un à un dans ma valise, c'est mon année que je range : Noël, anniversaire, prom, graduation... Autour de moi, dans la maison, l'atmosphère est tendue. On voudrait profiter de tout, étendre les heures, mais l'intensité les raccourcit. On me téléphone sans cesse, on me rappelle que c'est demain et qu'il va falloir partir. Moi, je pense au premier jour, à mon arrivée, timide. Je ne comprenais rien, j'étais effrayée. Et maintenant c'est si loin ; j'ai pris de l'assurance, je maîtrise l'anglais. Encore des souvenirs qui reviennent : campings, « rodeo shows », « homecoming », « color's day »... Tout à coup je suis contente de rentrer. Cette année est derrière moi, elle me suit, je la sens, juste là, derrière moi, pour toujours. *Céline*

GENS D'AILLEURS - N°3 : THANKS LORD

Le curé de ma ville fait des clins d'œil à ses paroissiens pendant la messe. L'autre jour, il a soulevé une boîte de petits pois et il a dit : « Merci Seigneur pour la nourriture que vous nous avez donnée. »

GENS D'AILLEURS - N°4 : " TROUBLE "

Quand on décide de partir une année, on est prêt à tout, mais on est incapable d'imaginer ce que contient ce tout. A l'école, par exemple j'étais prête à rencontrer des étudiants de tous les pays et de toutes les couleurs, mais pas à rencontrer des lycéens « différents ». C'est pourtant ce qui m'est arrivé, pas plus tard qu'hier. Hier, j'ai fait la connaissance d'un « Junior » ; il était seul dans son coin, adossé contre un mur ; il semblait attendre quelque chose ; que quelqu'un lui parle. Il avait tout d'un lycéen normal... Sauf qu'il n'avait pas de « locker » ! Il n'avait pas de « locker » parce qu'il n'avait pas de livres ; il n'avait pas de livres parce qu'il n'était pas là pour longtemps. « Pour l'instant, m'a-t-il dit, mon seul devoir est de suivre les cours. En fait mon surnom est "Trouble" ; et on m'appelle comme ça parce que je suis en liberté surveillée. » Il suivait les cours dans le cadre des travaux d'intérêts généraux ! Je lui ai expliqué que j'étais en « senior » et que j'avais pas mal de « homework » (travail à faire à la maison), alors il a souri. Il aime bien ma façon de m'habiller et mon petit accent français ! Voilà un exemple de vraie différence. A part ça, il y a bien les élèves qui dorment en cours, les professeurs qui nous communiquent leurs coordonnées, les « quizz » à chaque cours... Je crois sincèrement que je vais m'enrichir pendant cette année. Bref, merci Papa, merci Maman (vous qui au départ étiez si réticents) et merci PIE de nous donner cette chance.

Liza, Los Gatos, California

GENS D'AILLEURS - N°4 : ELEVEN

L'autre jour, dans le school bus, un garçon de 11 ans est venu me voir et de but en blanc il m'a dit : « I'm in love with you. » Moi je suis restée bête. Mais en même temps, ça fait toujours plaisir.

Laurence, Fallbrook

GENS D'AILLEURS - N°5 : JIM TUMAN

L'autre jour un type est venu dans l'école nous parler du suicide des jeunes. Il s'appelait Jim Tuman. Il a crié pendant 4 heures. Il a fait pleurer 300 élèves. Presque tout le monde à témoigné. Spécial le Jim Tuman ! Demain, un type vient nous parler de la drogue !

GENS D'AILLEURS - N°6 : REAGAN

Ma famille a une photo dédicacée de Ronald. Ils ont fait un cadre spécial : 600 \$! Mais ils sont contents. Que voulez-vous !

Corinne, Michigan

PAPA

Crois-moi, j'ai vraiment essayé de t'aimer pendant ces 18 années que j'ai eues à partager avec toi, mais tu le sais cet amour était impossible étant donné tes contradictions. Sans toi je n'ai plus à me disputer avec qui que ce soit. J'espère seulement que notre séparation t'aidera à effacer la haine chronique que tu nourris à mon égard. Je tiens tout de même à te remercier du fond du cœur pour cette année que tu m'as offerte. Grosse bise quand même.

À UN PÈRE

Ici, au cœur des USA, à 10000 kms de toi, je t'ai trouvé, toi le père dont j'avais toujours rêvé, mais qui n'arrivait pas à se révéler. Un père qui cesse de s'inquiéter en permanence, qui me fait rire - quand il m'écrit, quand il m'appelle, qui m'écoute au lieu d'afficher son savoir, qui accepte mes jugements et mes décisions, qui cherche à les comprendre, qui ne me considère plus comme une gamine de 20 ans ; un père qui croit en moi et qui me fait confiance. Je savais, en partant, que je me lançais dans une aventure personnelle. Je n'avais pas compris Papa, qu'en acceptant de me voir quitter la maison tu t'engageais aussi à ma rencontre. Pendant tant d'années, je n'ai vu en toi qu'un ennemi là. Là-bas, j'ai découvert le bonheur d'avoir un père et un ami.

Agnès, Oklahoma

PA, MA

Je suis partie en me disant que j'allais retrouver une famille comme la nôtre. Et qu'est-ce que j'ai découvert : un vide de cœur. Pas de tendresse, pas de calins, rien. Je n'aurais jamais cru que vous puissiez me manquer autant. J'ai de la chance de vous avoir. Je vous aimerai toujours.

PAPA, MAMAN

Je suis sûr qu'à mon retour j'aurai plus de patience, que j'accepterai mieux les choses. J'ai pris du recul ? Je crois que je sais ce que je veux. J'ai réalisé l'importance que vous avez dans ma vie. Il faut partir pour être proche.

BILAN 1 : MÉTAMORPHOSE

Il y a eu beaucoup de changements dans mon caractère. Je suis devenue plus « caring » envers les autres. Rendez-vous compte : maintenant, je crois en dieu et je fais le ménage. Il y a déjà des particularités américaines que je ne prends plus pour des défauts, des faiblesses dont j'ai oublié le nom.

Isabelle

BILAN 2 : LE SENS DE LA VIE

27 février. Je vole vers Washington DC. Je viens de quitter ma famille d'accueil et ma région pour un voyage d'une semaine (avec ASSE, notre correspondant américain et un tas d'étudiants étrangers). Je sais que je reviendrai finir mon année dans le Connecticut, mais, au moment présent, dans

